

Pierre Carlet de Chamblain Marivaux de

La Vie De Marianne, Ou Les Aventures De Madame La Comtesse De ***

Cinquieme Partie

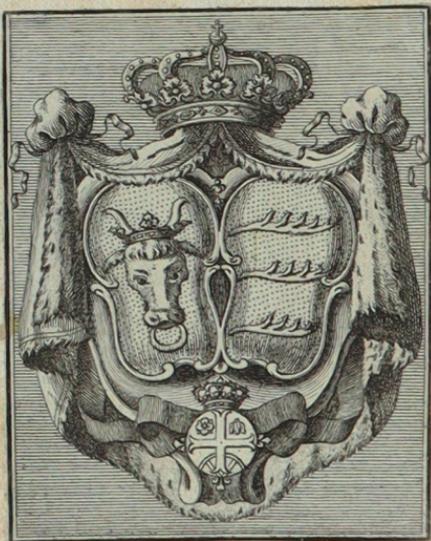
A Francfort: Aux Depens De La Compagnie, MDCCXXXVII.

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1771731338>

Band (Druck) Freier  Zugang







Per 5.

OnTe
9225

LA VIE
DE
MARIANNE,

OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***

Par Monsieur DE MARIVAUX.

CINQUIEME PARTIE.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
M DCC XXXVII.

LA VIE
DE
MARIAHNE
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***
PAR M. DE MARIVAUX.
CINQUIÈME PARTIE.



A L'IMPRIMERIE
AUX DEBIS DE LA COMPTONNE
M DCC LXXXII



LA VIE
DE
MARIANNE,
OU LES
AVANTURES DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.
CINQUIEME PARTIE.

VOICI, Madame, la cinquième
Partie de ma Vie. Il n'y a pas
long-tems, que vous avez reçu
la quatrième: & j'aurois, ce me
semble, assez bonne grace à me
vanter que je suis diligente; mais, ce seroit
me donner des airs que je ne soutiendrois
peut-être pas, & j'aime mieux tout d'un
coup entrer modestement en matiere. Vous
croyez que je suis paresseuse, & vous avez
raison; continuez de le croire, c'est le plus
sûr & pour vous, & pour moi: de diligence,
A 2 rien

n'en attendez point ; j'en aurai peut-être quelquefois, mais ce sera par hazard, & sans consequence, & vous m'en louerez si vous voulez, sans que vos éloges m'engagent à les mériter dans la suite.

Vous sçavez que nous dînions, Madame de Miran, Valville, & moi, chez Madame Dorfin, dont je vous faisois le portrait, que j'ai laissé à moitié fait, à cause que je m'endormois. Achevons - le.

Je vous ai dit combien elle avoit d'esprit : nous en sommes maintenant aux qualitez de son cœur. Celui de Madame de Miran vous a paru extrêmement aimable, je vous ai promis que celui de Madame Dorfin le vaudroit bien. Je vous ai en même - tems annoncé que vous verriez un caractere de bonté différent ; & de peur que cette difference ne nuise à l'idée que je veux vous donner de cette Dame, vous me permettez de commencer par une petite Réflexion.

Vous vous souvenez, que dans Madame de Miran, je vous ai peint une femme d'un esprit ordinaire, de ces esprits qu'on ne loue ni qu'on ne méprise, & qui ont une raisonnable mediocrité de bon-sens & de lumiere, au lieu que je vais parler d'une femme, qui avoit toute la finesse d'esprit possible ; ne perdez point cela de vûe Voici à présent ma réflexion.

Supposons la plus genereuse & la meilleure
per-

personne du monde, & avec cela de plus spirituelle, & de l'esprit le plus délié; je soutiens que cette bonne personne ne paroîtra jamais si bonne, (car il faut que je repete les mots,) que le paroîtra une autre personne, qui, avec me même degré de bonté, n'aura qu'un esprit mediocre.

Quand je dis qu'elle paroîtra moins bonne, pourvû encore qu'on lui accorde de la bonté; qu'on n'attribuë pas à son esprit ce qui ne paroîtra que dans son cœur, qu'on ne dise pas que cette bonté n'est qu'un tour d'adresse de son esprit; & voulez-vous sçavoir la cause de cette injustice qu'on lui fera, de la croire moins bonne, la voici en partie, si je ne me trompe.

C'est que la plûpart des hommes, quand on les oblige, voudroient qu'on ne sentît presque pas, & le prix du service qu'on leur rend, & l'étenduë de l'obligation qu'ils en ont; ils voudroient qu'on fût bon, sans être éclairé; cela conviendroit mieux à leur ingrate délicatesse, & c'est ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup d'esprit. Plus il en a, plus il les humilie; il voit trop clair dans ce qu'il fait pour eux. Cet esprit qu'il a en est un témoin trop exact, & peut-être trop superbe; d'ailleurs, ils ne sçauroient plus manquer de reconnoissance, sans en être honteux; ce qui les fâche au point qu'ils en manquent d'avance, précisément à cause qu'on sçait trop toute celle qu'ils doivent.

S'ils avoient affaire à quelqu'un qui le sçût moins, ils en auroient davantage.

Avec cette personne qui a tant d'esprit, il faudra, se disent-ils, qu'ils prennent garde de ne pas paroître ingrats; au lieu qu'avec cette personne qui en auroit moins, leur reconnoissance leur feroit presque autant d'honneur que s'ils étoient eux-mêmes genereux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de Pune, & pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre.

L'une sçait bien en gros qu'elle leur rend service, mais elle ne le sçait pas finement; la moitié de ce qui en est lui échappe faute de lumiere, & c'est autant de rabbatu sur leur reconnoissance, autant de confusion d'épargnée. Ils sont servis à meilleur marché, & ils lui en sçavent si bon gré, qu'ils la croient mille fois plus obligeante que l'autre, quoique le seul merite qu'elle ait de plus soit d'avoir une qualité de moins, c'est-à-dire, d'avoir moins d'esprit.

Or, Madame de Miran étoit de ces bonnes personnes, à qui les hommes en pareil cas sont si obligez de ce qu'elles ont l'esprit mediocre; & Madame Dorfin de ces bonnes personnes, dont les hommes regardent les lumieres involontaires comme une injure, & le tout de bonne-foi, sans connoître leur injustice, car ils ne se débrouillent pas jusques-là.

Me voilà au bout de ma Réflexion. J'aurois pour-

pourtant grande envie d'y ajouter encore quelques mots, pour la rendre complete. Le voulez-vous bien? Oui, je vous en prie. Heureusement que mon défaut là-dessus n'a rien de nouveau pour vous. Je suis insupportable avec mes Réflexions, vous le sçavez bien. Souffrez donc encore celle-cy, qui n'est qu'une petite fuite de l'autre; après quoi je vous assure que je n'en ferai plus, ou si par hazard il m'en échappe quelqu'une, je vous promets qu'elle n'aura pas plus de trois lignes, & j'aurai soin de les compter. Voici donc ce que je voulois vous dire.

D'où vient que les hommes ont cette injuste délicatesse dont nous parlions tout à l'heure? N'auroit elle pas sa source dans la grandeur réelle de notre ame? Est-ce que l'ame, si on peut le dire ainsi, seroit d'une trop haute condition pour devoir quelque chose à une autre ame? Le titre de bienfaicteur ne sied-t'il bien qu'à Dieu seul? Est-il déplacé par tout ailleurs?

Il y a apparence, mais qu'y faire? Nous avons tous besoin les uns des autres; nous naissons dans cette dépendance, & nous ne changerons rien à cela.

Conformons-nous donc à l'état où nous sommes; & s'il est vrai que nous soyons si grands, tirons de cet état le parti le plus digne de nous.

Vous dites que celui qui vous oblige a de l'avantage sur vous: eh bien, voulez-vous lui

conserver cet avantage, n'être qu'un atôme auprès de lui, vous n'avez qu'à être ingrat. Voulez-vous redevenir son égal, vous n'avez qu'à être reconnoissant; il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du service qu'il vous a rendu, humiliez-le à son tour, & mettez-vous modestement au-dessus de lui par votre reconnoissance. Je dis modestement; car, si vous êtes reconnoissant avec faste, avec hauteur, si l'orgueil de vous venger s'en mêle, vous manquez votre coup; vous ne vous vengez plus, & vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes, qui disputez à qui sera le plus petit.

Ah! j'ai fini. Pardon, Madame, en voilà pour long-tems, peut-être pour toujours. Revenons à Madame Dorlin, & à son esprit.

J'ignore si jamais le sien a été cause qu'on ait moins estimé son cœur qu'on ne le devoit; mais comme vous avez été frappée du portrait que je vous ai fait de la meilleure personne du monde, qui du côté de l'esprit n'étoit que mediocre, j'ai été bien aise de vous disposer à voir sans prévention un autre portrait de la meilleure personne du monde aussi, mais qui avoit un esprit supérieur; ce qui fait d'abord un peu contr'elle, sans compter que cet esprit va nécessairement mettre des différences dans sa maniere d'être bonne dans tout le reste du caractère.

Par

Par exemple, Madame de Miran, avec tout le bon cœur qu'elle avoit, ne faisoit pour vous que ce que vous la priez de faire, ou ne vous rendoit précisément que le service que vous osiez lui demander; je dis que vous osiez, car on a rarement le courage de dire tout le service dont on a besoin, n'est-il pas vrai? on y va d'ordinaire avec une discretion qui fait qu'on ne s'explique qu'imparfaitement.

Et avec Madame de Miran, vous y perdiez; elle n'en voyoit pas plus que vous lui en disiez, & vous servoit litteralement.

Voilà ce que produisoit la mediocreté de ses lumieres; son esprit bornoit la bonté de son cœur.

Avec Madame Dorfin, ce n'étoit pas de même; tout ce que vous n'osiez lui dire, son esprit le penetroit; il en instruisoit son cœur, il l'échauffoit de ses lumieres, & lui donnoit pour vous tous les degrez de bonté qui vous étoient necessaires.

Et ce necessaire alloit toujours plus loin que vous ne l'aviez imaginé vous-même. Vous n'auriez pas songé à demander tout ce que Madame Dorfin faisoit.

Aussi pouviez-vous manquer d'attention, d'esprit, d'industrie, elle avoit de tout cela pour vous.

Ce n'étoit pas elle, que vous fatigiez du

soin de ce qui vous regardoit, c'étoit elle qui vous en fatiguoit; c'étoit vous qu'on pressoit, qu'on avertissoit, qu'on faisoit ressouvenir de telle ou telle chose, qu'on grondoit de l'avoir oubliée; en un mot, votre affaire devenoit réellement la sienne. L'interêt qu'elle y prenoit n'avoit plus l'air genereux à force d'être personnel, il ne tenoit qu'à vous de trouver cet interêt incommode.

Au lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à Madame Dorfin, vous étiez tout surpris de lui en avoir plusieurs que vous n'aviez pas prévues; vous étiez servi pour le présent, vous l'étiez pour l'avenir, dans la même affaire. Madame Dorfin voyoit tout, songeoit à tout, devenant toujours plus serviable, & se croyant obligée de le devenir à mesure qu'elle vous obligeoit.

Il y a des gens, qui, tout bons cœurs qu'ils sont, estiment ce qu'ils ont fait, ou ce qu'ils font pour vous, l'évaluent, en sont glorieux, & se disent, je le fers bien, il doit être bien reconnoissant.

Madame Dorfin disoit: Je l'ai servi plusieurs fois, je l'ai donc accoutumé à croire que je dois le servir toujours; il ne faut donc pas tromper cette opinion qu'il a, & qui m'est si chere; il faut donc que je continue de la meriter.

De sorte qu'à la maniere dont elle envisageoit

sageoit cela, ce n'étoit pas elle qui meritoit votre reconnoissance, c'étoit vous qui meritez la sienne, à cause que vous comptiez qu'elle vous serviroit; elle concluoit qu'elle devoit vous servir, & le concluoit avec un plaisir qui la payoit de tout ce qu'elle avoit fait pour vous.

Votre hardiesse à redemander d'être servi faisoit sa récompense, son sublime amour propre n'en connoissoit point de plus touchante; & plus là-dessus vous en agissiez sans façon avec elle, plus vous la charmiez, plus vous la traitiez selon son cœur; & cela est admirable.

Une ame qui ne vous demande rien pour les services qu'elle vous a rendus, si-non que vous en preniez droit d'en exiger d'autres, qui ne veut rien que le plaisir de vous voir abuser de la coutume qu'elle a de vous obliger; en verité, une ame de ce caractere a bien de la dignité.

Peut-être l'élevation de pareils sentimens est-elle trop délicieuse, peut-être Dieu défend-il qu'on s'y complaise; mais, moralement parlant, elle est bien respectable aux yeux des hommes. Venons au reste.

La plupart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont gueres, ils ne savent que leur dire dans une conversation; & Madame Dor-

Dorfin, qui avoit bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup, ne s'avoit point d'observer si vous en manquiez avec elle, & n'en desiroit jamais plus que vous n'en aviez, & c'est qu'en effet elle n'en avoit elle-même alors pas plus qu'il vous en falloit.

Non pas qu'elle vous fit la grace de regler son esprit sur le vôtre, il se trouvoit d'abord tout réglé, & elle n'avoit point d'autre mérite à cela, que celui d'être née avec un esprit naturellement raisonnable & philosophe, qui ne s'amusoit pas à dédaigner ridiculement l'esprit de personne, & qui ne sentoit rapidement le vôtre, que pour s'y conformer sans s'en appercevoir.

Madame Dorfin ne faisoit pas réflexion qu'elle descendoit jusqu'à vous, vous ne vous en doutiez pas non plus; vous lui trouviez pourtant beaucoup d'esprit, & c'est que celui qu'elle gardoit avec vous ne seroit qu'à vous en donner plus que vous n'en aviez d'ordinaire, & l'on en trouve toujours beaucoup à qui nous en donne.

D'un autre côté, ceux qui en avoient tâchoient d'en montrer le plus qu'ils pouvoient avec elle; non qu'ils crussent qu'il falloit en avoir, ni qu'elle examineroit s'ils en avoient; mais, afin qu'elle leur fit l'honneur de leur en trouver: c'étoit la seule force de l'estime qu'ils avoient pour le sien qui les mettoit sur ce ton - là.

Les

Les femmes sur-tout s'efforçoient de faire preuve d'esprit devant elle, sans exiger qu'elle en fit autant; ses preuves étoient toujours faites à elle. Ainsi elles ne venoient pas pour voir combien elle avoit d'esprit, elles venoient seulement lui montrer combien elles en avoient.

Aussi, les laissoit-elle étaler le leur tout à leur aise, & ne les interrompoit-elle le plus souvent que pour approuver, que pour louer, que pour les remettre en halaine.

Il me sembloit lui entendre dire: Allons, brillez, Mesdames, courage: & effectivement elles brilloient, ce qui demande beaucoup d'esprit; & Madame Dorfin se contentoit de les y aider; sorte d'inaction ou de désintéressement qui en demande bien davantage, & d'un esprit plus mâle.

Vous auriez dit de jolis enfans, qui, pour avoir un juge de leur adresse, venoient jouer devant un homme fait.

Voici encore un effet singulier du caractère de Madame Dorfin.

Allez dans quelque maison du monde que ce soit; voyez-y des personnes de différentes conditions, ou de différens états; supposez-y un Militaire, un Financier, un Homme de Robbe, un Ecclesiastique, un habile Homme dans les Arts, qui n'a que son talent pour toute distinction, un Sçavant qui n'a que sa
Sci-

Science; ils ont beau être ensemble, tous réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point, jamais ils ne se confondent; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, & comme gens de différentes Nations; toujours des gens mal assortis, qui se servent mutuellement de spectacle.

Vous y verrez aussi une subordination fotte & gênante, que l'orgueil cavalier, où le maintien imposant des uns, & la crainte de s'émanciper dans les autres, y conservent entr'eux.

L'un interroge hardiment, l'autre avec poids & gravité; l'autre attend pour parler qu'on lui parle.

Celui-cy décide, & ne sçait ce qu'il dit; celui-là a raison, & n'ose le dire: aucun d'entr'eux ne perd de vûe ce qu'il est, & y ajuste ses discours & sa contenance; quelle misere!

Oh! je vous assure qu'on étoit bien au-dessus de cette puerilité-là chez Madame Dorfin, elle avoit le secret d'en guerir ceux qui la voyoient souvent.

Il n'étoit point question de rangs ni d'états chez elle, personne ne s'y souvenoit du plus ou moins d'importance qu'il avoit; c'étoit des hommes qui parloient à des hommes, entre qui seulement les meilleures raisons l'emportoient sur les plus foibles; rien que cela.

On, si vous voulez que je vous dise un grand

grand mot, c'étoit comme des intelligences d'une égale dignité, sinon d'une force égale, qui avoient tout uniment commerce ensemble; des intelligences entre lesquelles il ne s'agissoit plus des titres que le hazard leur avoit donné ici bas, & qui ne croyoient pas que leurs fonctions fortuites dussent plus humilier les unes qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entendoit chez Madame Dorfin, voilà ce qu'on devenoit avec elle, par l'impression qu'on recevoit de cette façon de penser raisonnable & philosophe que je vous ai dit qu'elle avoit, & qui faisoit que tout le monde étoit philosophe aussi.

Ce n'est pas, d'un autre côté, que pour entretenir la considération qu'il lui convenoit d'avoir, étant née ce qu'elle étoit, elle ne se conformât aux préjugés vulgaires, & qu'elle ne se prêtât volontiers aux choses que la vanité des hommes estime; comme, par exemple, d'avoir des liaisons d'amitié avec des gens puissans, qui ont du Crédit ou des Dignitez, & qui composent ce qu'on appelle le grand monde: ce sont-là des attentions qu'il ne seroit pas sage de négliger; elles contribuent à vous soutenir dans l'imagination des hommes.

Et c'étoit dans ce sens-là, que Madame Dorfin les avoit. Les autres les ont par vanité, & elle ne les avoit qu'à cause de la vanité des autres. Je

Je vous ai dit que serois longue sur son compte ; &, comme vous voyez, je vous tiens parole.

Encore un petit Article, & je finis ; car, je renonce à je ne sçai combien de choses que je voulois dire, & qui tiendroient trop de place.

On peut ébaucher un Portrait en peu de mots ; mais, le détailler exactement, comme je vous avois promis de le faire, c'est un ouvrage sans fin. Venons à l'Article qui sera ledernier.

Madame Dorfin, à cet excellent cœur que je lui ai donné, à cet esprit si distingué qu'elle avoit, joignoit une ame forte, courageuse, & résoluë ; de ces ames superieures à tout événement, dont la hauteur & la dignité ne plient sous aucun accident humain ; qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent ; qui peuvent être affligées, jamais abbatuës ni troublées ; qu'on admire plus dans leurs afflictions, qu'on ne songe à les plaindre ; qui ont une tristesse, froide & muette dans les plus grands chagrins, une gaieté toujours décente dans les plus grands sujets de joye.

Je l'ai vûe quelquefois dans l'un & dans l'autre de ces états, & je n'ai jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa presence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses manieres, & sur la tranquillité de sa conversation avec ses amis ; elle étoit tout à vous, quoiqu'elle eût lieu d'être tout à elle ;

&

& j'en étois quelquefois si surprise, que, malgré moi & ma tendresse pour elle, je m'occupois plus à la considérer, qu'à partager ce qui la touchoit en bien ou en mal.

Je l'ai vüe dans une longue maladie, où elle perissoit de langueur, où les remedes ne la soulageoient point, où souvent elle souffroit beaucoup. Sans son visage abattu, vous auriés ignoré ses souffrances; elle vous disoit je souffre, si vous lui demandiés comment elle étoit; elle vous parloit de vous, ou de vos affaires, ou suivoit paisiblement la conversation, si vous ne le lui demandiés point.

Je suis sûre que toutes les femmes sentoient ce que valoit Madame Dorfin; mais, il n'y avoit que les femmes du plus grand merite, qui, je pense, eussent la force de convenir de tout le sien, & pas une d'entr'elles qui n'eût été glorieuse de son estime.

Elle étoit la meilleure de toutes les amies; elle auroit été la plus aimable de toutes les maîtresses.

N'eût-on vü Madame Dorfin qu'une ou deux fois, elle ne pouvoit pas être une simple connoissance pour personne; & quiconque disoit, je la connois, disoit une chose qu'il étoit bien aise qu'on sçût, & une chose qui étoit remarquée par les autres.

Enfin, ses qualités & son caractere la rendoient si considerable & si importante, qu'il y

avoit de la distinction à être de ses amis, de la vanité à la connoître, & du bon air à parler d'elle, équitablement ou non. C'étoit être d'un parti que de l'aimer, & de lui rendre justice, & d'un autre parti que de la critiquer.

Ses domestiques l'adoroient; ce qu'elle auroit perdu de son bien, ils auroient cru le perdre autant qu'elle; &, par la même méprise de leur attachement pour elle, ils s'imaginoient être riches de tout ce qui apartenoit à leur maîtresse, ils étoient fâchés de tout ce qui la fâchoit, réjouis de tout ce qui la réjouissoit; avoit-elle un procès, ils disoient nous plaidons; achetoit-elle, nous achetons; jugés de tout ce que cela suposoit d'aimable dans cette maîtresse, & de tout ce qu'il falloit qu'elle fût pour enchanter, pour aprivoiser jusques-là, comment dirai-je, pour jeter dans de pareilles illusions cette espèce de créature dont les meilleures ont bien de la peine à nous pardonner leur servitude, nos aises, & nos défauts; qui même en nous servant bien, ne nous aiment, ni ne nous haïssent, & avec qui nous pouvons tout au plus nous reconcilier par nos bonnes façons. Madame Dorfin étoit extrêmement généreuse, mais ses domestiques étoient fort économes, & malgré qu'elle en eût, l'un corrigeoit l'autre.

Ses amis... Oh! ses amis me permettront de les laisser-là; je ne finis point; qu'est-ce que cela signifie? allons, voilà qui est fait.

Où

Où en étions-nous de mon Histoire? Encore chez Madame Dorfin, de chez qui je vais sortir.

Je supprime les caresses qu'elle me fit, & tout ce que les Messieurs avec qui j'avois dîné dirent de galant & d'avantageux pour moi.

Il vint quelqu'un Madame de Miran faisoit cet instant pour se retirer; nous la suivîmes Valville & moi; son amie courut après nous pour m'embrasser, & nous voilà partis pour me recondire à mon Couvent.

Dans tout ceci, je n'ai fait aucune mention de Valville: qu'est-ce que j'en aurois dit? qu'il avoit à tout moment les yeux sur moi; que je levois quelquefois les miens sur lui, mais tout doucement, & comme à la dérobée; que lorsqu'on me parloit, je le voyois intrigué, & comme en peine de ce que j'allois répondre, & regardant ensuite les autres, pour voir s'ils étoient contents de ce que j'avois répondu, ce qui, à vous dire vrai, leur arrivoit assés souvent; je crois bien que c'étoit un peu par bonté; mais il me semble, autant qu'il m'en souvient, qu'il y entroit un peu de justice; j'avoüe que je fus d'abord embarrassée, & mes premiers discours s'en ressentirent; mais cela n'alla pas si mal après, & je me tirai passablement d'affaire, même au sentiment de Madame de Miran, qui,

tout en badinant , me dit dans le carrosse : Eh bien , petite fille , la compagnie que nous venons de quitter est - elle de votre goût ? Vous êtes allées du sien , à ce qu'il m'a paru , & nous ferons quelque chose de vous ; ouïda , dit Valville sur le même ton ; il y a lieu d'espérer que Mademoiselle Marianne ne déplaira pas dans la suite.

Je me mis à rire. Hélas ! répondis - je , je ne sçais ce qui en arrivera , mais il ne tiendra pas à moi que ma mere ne se repente point de m'avoir pris pour sa fille ; & ce fut en continuant ce badinage , que nous arrivâmes au Couvent.

Serons - nous long - tems sans la revoir , dit Valville à Madame de Miran , quand il me donna la main pour m'aider à descendre de carrosse ? Je pense que non , repartit - elle ; il y aura peut - être encore quelque diné chez Madame Dorfin ; comme on s'est allés bien trouvé de nous , peut - être nous renvoyera - t - on chercher ; point d'impatience , partés , conduisés Marianne.

Et là - dessus nous sonnâmes , on vint m'ouvrir , & Valville n'eut que le tems de soupirer de ce qu'il me quittoit. Vous allés vous renfermer , me dit - il , & dans un moment il n'y aura plus personne pour moi dans le monde ; je vous dis ce que je sens. Eh ! qui est - ce qui y fera pour moi , repartis - je ? Je n'y con-

connois que vous, & ma mere; & je ne me soucie pas d'y en connoître davantage.

Ce que je dis sans le regarder; mais, il n'y perdoit rien; ce petit discours valoit bien un regard. Il m'en parut pénétré, & pendant qu'on ouvroit la porte, il eut le secret, je ne sçais comment, d'aprocher ma main de sa bouche, sans que Madame de Miran qui l'attendoit dans son carrosse, s'en aperçut; du moins crut-il qu'elle ne le voyoit pas, à cause qu'elle ne devoit pas le voir, & je raisonnai à peu près de même. Cependant, je retirai ma main, mais quand il ne fut plus tems; on s'y prend toujours trop tard en pareil cas.

Enfin, me voici entrée, moitié rêveuse, & moitié gaye. Il s'en alloit, & moi je restois; & il me semble que la condition de ceux qui restent est toujours plus triste que celle des personnes qui s'en vont. S'en aller, c'est un mouvement qui dissipe, & rien ne distrait les personnes qui demeurent; c'est elles que vous quittez, qui vous voyent partir, & qui se regardent comme délaissées, sur-tout dans un Couvent, qui est un lieu où tout ce qui se passe est si étranger à ce que vous avés dans le cœur, un lieu où l'amour est si dépaïsée, & dont la clôture qui vous enferme rend ces sortes de séparations plus sérieuses, & plus sensibles qu'ailleurs.

D'un autre côté, aussi j'avois de grandes raisons de gayeté & de consolation. Valville

m'aimoit, il lui étoit permis de m'aimer, je ne risquois rien en l'aimant, & nous étions destinés l'un à l'autre; voilà d'agréables sujets de pensées: &, de la maniere dont Madame de Miran en agissoit, à toute la conduite qu'elle tenoit, il n'y avoit qu'à patienter & prendre courage.

Au sortir d'avec Valville, je montai à ma chambre où j'allois me deshabiller, & me remettre dans mon négligé, quand il fallut aller souper.

Je me laissai donc comme j'étois, & me rendis au refectoire avec tous mes atours.

Entre les Pensionnaires, il y en avoit une à peu près de mon âge, & qui étoit assez jolie pour se croire belle, mais qui se la croyoit tant (je dis belle) qu'elle en étoit sotte: on ne la sentoit occupée que de son visage, occupée avec Réflexion; elle ne songeoit qu'à lui; elle ne pouvoit pas s'y accoutumer, & on eût dit quand elle vous regardoit, que c'étoit pour vous faire admirer ses grands yeux qu'elle rendoit fiers ou doux, suivant qu'il lui prenoit fantaisie de vous en imposer ou de vous plaire.

Mais, d'ordinaire, elle les adoucissoit rarement; elle aimoit mieux qu'ils fussent impofans que gracieux ou tendres, à cause qu'elle étoit fille de qualité & glorieuse.

Vous vous souvenez du discours que j'avois tenu à l'Abbesse, lorsque je me presentai à elle de-

devant Madame de Miran; je lui avois confié l'état de ma fortune, & tous mes malheurs; & ma bienfaitrice, qui en fut si touchée, avoit oublié de lui recommander le secret en me mettant chez elle; on ne songe pas à tout.

J'y avois pourtant songé moi, dès le soir même, deux heures après que je fus dans la maison, & l'avois bien humblement priée de ne point divulguer ce que je lui avois appris. Hélas! ma chere enfant, je n'ai garde, m'avoit-elle répondu. Jesus, mon Dieu! Ne craignez rien: est-ce qu'on ne sçait pas la consequence de ces choses-là?

Mais, soit qu'il fût déjà trop tard, quand je l'en avertis, quoiqu'il n'y eût que deux heures qu'elle fût instruite; soit qu'en la conjurant de ne rien dire, je lui eusse rendu mon secret plus pesant & plus difficile à garder, & que cela n'eût servi qu'à lui faire venir la tentation de le dire; à neuf heures du matin le lendemain, j'étois, comme on dit, la fable de l'armée; mon Histoire couroit tout le Couvent; je ne vis que des Religieuses ou des Pensionnaires qui chuchotoient aux oreilles les unes des autres en me regardant, & qui ouvroient sur moi les yeux du monde les plus indiscrets, dès que je paroissais.

Je compris bien ce qui en étoit cause; mais, qu'y faire? je baïssais les yeux, & passois mon chemin.

Il n'y en eut pas une au reste qui ne me pré-

vint d'amitié, & qui ne me fit des caresses ; je pense que d'abord la curiosité de m'entendre parler les y engagea ; c'est une espece de spectacle qu'une fille comme moi, qui arrive dans un Couvent. Est-elle grande, est-elle petite, comment marche-t-elle, que dit-elle, quel habit, quelle contenance a-t-elle : tout en est interessant.

Et cela finit ordinairement par la trouver encore plus aimable qu'elle ne l'est, pourvû qu'elle le soit un peu, ou plus déplaisante, pour peu qu'elle déplaîse ; c'est-là l'effet de ces sortes de mouvemens qui nous portent à voir les personnes dont on nous conte des choses singulieres.

Et cet effet me fut avantageux, toutes ces filles m'aimèrent, sur tout les Religieuses, qui ne me disoient rien de ce qu'elles sçavoient de moi ; vraiment elles n'avoient garde, comme avoit dit notre Abbessé ; mais, qui dans les discours qu'elles me tenoient, & tout en se recriant sur mon air de douceur & de modestie, sur mon aimable petite personne, prenoient avec moi des tons de lamentation si touchans, que vous eussées dit qu'elles pleuroient sur moi, & le tout à propos de ce qu'elles sçavoient, & de ce que par discretion elles ne faisoient pas semblant de sçavoir. Voyez que cela étoit adroit : quand elles m'auroient dit, Pauvre petite Orpheline, que vous êtes à plaindre d'être reduite à la charité des autres, elles ne se seroient pas expliquées plus clairement.

Ve-

Venons à ce qui fait que je parle de ceci. C'est que cette jeune Pensionnaire, qui se croyoit si belle, & qui étoit si fiere, avoit été la seule qui m'eût dédaignée, & qui ne m'eût pas dit un mot; à peine pouvoit-elle se résoudre à payer d'une imperceptible inclination de tête les reverences que je ne manquois jamais de lui faire lorsque je la rencontrais. On voyoit que cela lui coutoit.

Un jour même qu'elle se promenoit dans le jardin avec quelque-unes de nos compagnes, & que je vins à passer avec une Religieuse, elle laissa tomber négligemment un regard sur moi, & je l'entendis qui disoit, mais d'un ton de Princesse, ouïi, elle est assez gentille; c'est donc une Dame qui a la charité de payer sa pension; ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à Javote? (c'étoit une fille qui la servoit, & qui en effet me ressembloit, mais fort en laid.)

Je remarquai qu'aucune de celles qui l'accompagnoient ne répondit; quant à moi je rougis beaucoup, & les larmes m'en vinrent aux yeux; la Religieuse avec qui je me promenois, fille d'un très-bon esprit, qui s'étoit prise d'inclination pour moi; & que j'aimois aussi, leva les épaules & se tut.

Mon Dieu, qu'il y a de cruelles gens dans le monde, ne pus-je m'empêcher de dire en soupirant; car, aussi-bien, il auroit été

inutile de me retenir, & de passer cela sous silence; voilà qui étoit fini, on me connoissoit.

Consolez-vous, me dit la Religieuse en me prenant la main: vous avez des avantages, qui vous vangent bien de cette petite sottise-là, ma fille; & vous pourriez être plus glorieuse qu'elle, si vous n'étiez pas plus raisonnable: n'enviez rien de ce qu'elle a de plus que vous; c'est à elle à être jalouse.

Vous avez bien de la bonté, ma Mere, lui répondis-je en la regardant avec reconnaissance. Hélas! Vous parlez d'être raisonnable, & il me seroit bien aisé de ne pas rougir de mes malheurs, si tout le monde avoit autant de raison que vous.

Voilà donc ce que j'avois déjà essuyé de cette superbe Pensionnaire, qui ne pouvoit pas me pardonner d'être peut-être aussi belle qu'elle. Quand je dis peut-être, c'est pour parler comme elle, à qui toute vaine qu'elle étoit de sa beauté, il ne laissoit pas que d'être difficile & hardi, je pense, de décider qu'elle valoit mieux que moi; & c'étoit apparemment cette difficulté-là, qui l'aigrissoit si fort, & lui donnoit tant de rancune contre l'Orpheline.

Quoiqu'il en soit, je me rendis donc au Refectoire, parée comme vous savez que je l'étois, & qui plus est bien aise de l'être,
a cau-

a cause de ma jalouse, à qui par hazard, je m'avisai de songer en chemin; & qui alloit, à mon avis, passer un mauvais quart-d'heure, & soutenir une comparaison facheuse de ma figure à la sienne. Ni elle, ni personne de la Maison, ne m'avoit encore vûë dans tous mes ajustemens, & il est vrai que j'étois brillante.

J'arrive; je vous ai dit que je n'étois pas haïe; mes façons douces & avenantes m'avoient attiré la bienveillance de tout le monde, & faisoient qu'on aimoit à me louer, & à me rendre justice; de sorte qu'à mon apparition tous les yeux se fixerent sur moi, & on se fit l'une à l'autre de ces petits signes de tête qui marquent une agréable surprise, & qui font l'éloge de ce qu'on voit; en un mot, je causai un moment de distraction, dont je devois être très-flattée; & de tems en tems, on regardoit ma rivale, pour examiner la mine qu'elle faisoit, comme si on avoit voulu voir si elle ne se tenoit pas pour battuë; car, on sçavoit sa jalousie.

Quant à elle, aussi-tôt qu'elle m'eût vûë, j'observai qu'elle baissa les yeux en souriant de l'air dont on sourit quand quelque chose paroît ridicule: c'étoit apparemment tout ce qu'elle imagina de mieux pour se défendre; & vous allés voir sur quoi elle fondoit cet air railleur qu'elle jugea à propos de prendre.

L e

Le soupé finit, & nous passâmes toutes ensemble dans le jardin; quelques Religieuses nous y suivirent; entr'autres celle dont je vous ai déjà parlé, & qui étoit mon amie.

Dès que nous y fûmes, mes Compagnes m'entourerent, l'une me demandoit, où avez-vous donc été, on ne vous a pas vûe d'aujourd'hui; l'autre regardoit ma robbe, en manioit l'étoffe, disoit, voilà de beau linge, & tout cela vous êtes bien coëffée, & mille autres bagatelles de cette espece, dignes de l'entretien de jeunes filles qui voyent de la parure.

Mon amie la Religieuse vint s'en mêler à sa maniere; &, s'adressant malicieusement sans doute à celle qui me dédaignoit tant, & qui s'avançoit avec elle; n'est-il pas vrai, Mademoiselle, que ce seroit-là une belle victime à offrir au Seigneur, lui dit-elle. Ah! mon Dieu, le beau sacrifice que ce seroit, si Mademoiselle renonçoit au monde, & se faisoit Religieuse! (& vous comprenez bien, que c'étoit de moi dont elle parloit.)

Eh! mais, ma Mere, je crois pour moi que c'est son dessein, & elle seroit fort bien, repartit l'autre; ce seroit du moins le parti le plus sûr. Et puis m'apostrophant; vous avez-là une belle robbe, Marianne, & tout y répond; cela est cher au moins; & il faut que la Dame qui a soin de vous soit très-generouse; quel âge a-t-elle? est-elle vieille?
fon-

fonge - t - elle à vous assurer de quoi vivre ? elle ne sera pas éternelle ; & il seroit facheux qu'elle ne vous mît pas en état d'être toujours aussi proprement mise ; on s'y accoutume , & c'est ce que je vous conseille de lui dire.

Le silence , qui se fit à ce discours , & qui vint en partie de l'étonnement où il jetta toutes les filles , me déconcerta ; je restai muette & confuse , en voyant la confusion des autres , & ne pûs m'empêcher de pleurer avant que de répondre.

Pendant que je me taisois , Qu'est-ce que c'est que ce raisonnement-là , Mademoiselle ? Eh ! de quoi vous mêlés-vous ? répartit pour moi cette Religieuse qui m'aimoit. Sçavés-vous bien , que votre mauvaise humeur n'humilie que vous ici , & qu'on n'ignore pas le motif d'un mouvement si hautain : c'est votre défaut , que cette hauteur. Madame votre mere nous en avertit quand elle vous mit ici , & nous pria de tâcher de vous en corriger : j'y fais ce que je puis , profitez de la leçon que je vous donne ; & , en parlant à Mademoiselle , ne dites plus Marianne , comme vous venés de le dire , puisqu'elle vous appelle toujours Mademoiselle , & qu'il n'y a que vous de toutes vos Compagnes qui preniés la liberté de l'appeller autrement : vous n'avez pas droit de vous dispenser des devoirs d'honnêteté & de politesse qui doivent s'observer
entre

entre vous. Et vous, Mademoiselle, qu'est-ce qui vous afflige, & pourquoi pleurez-vous? (ceci me regardoit) y a-t-il rien de honteux dans les malheurs qui vous sont arrivés, & qui font que vos parens vous ont perduë? Il faudroit être un bien mauvais esprit, pour abuser de cela contre vous, sur-tout avec une fille aussi bien née que vous l'êtes, & qui ne peut assurément venir que de très-bon lieu. Si on juge de la condition des gens par l'opinion que leurs façon nous en donnent, telle ici qui se croit plus que vous ne risque rien à vous regarder comme son égale en naissance, & seroit trop heureuse d'être votre égale en bon caractère.

Non, ma Mere, répondis-je d'un air doux, mais contristé; je n'ai rien, Dieu m'a tout ôté, & je dois croire que je suis au-dessous de tout le monde; mais, j'aime encore mieux être comme je suis, que d'avoir tout ce que Mademoiselle a de plus que moi, & d'être capable d'insulter les personnes affligées. Ce discours, & mes larmes qui sy mêloient, émurent le cœur des mes Compagnes, & les mirent de mon parti.

Eh! qui est-ce qui songe à l'insulter? s'écria ma jalouse, en rougissant de honte & de dépit. Quel mal lui fait-on, je vous prie, de lui dire qu'elle prenne garde à ce qu'elle deviendra? Il faut donc bien des précautions avec cette petite fille-là!

On

On ne lui répondit rien ; ma Religieuse lui avoit déjà tourné le dos, & m'emmenoit d'un autre côté avec la plus grande partie des autres Pensionnaires qui nous suivirent ; il n'en resta qu'une ou deux avec mon ennemie, encore l'une étoit-elle sa parente, & l'autre son amie.

Cette petite Avanture, que j'ai crû assez instructive pour les jeunes personnes à qui vous pourriés donner ceci à lire, fit que je redoublai de politesse & de modestie avec mes Compagnes ; ce qui fit qu'à leur tour elles redoublèrent d'amitié pour moi. Reprenons à présent le cours de mon Histoire.

Je vous ai promis celle d'une Religieuse, mais ce n'est pas encore ici sa place, & que je vais raconter l'amenera. Cette Religieuse, vous la devinés sans doute ; vous venez de la voir vanger mon injure ; &, à la manière dont elle a parlé, vous avez dû sentir qu'elle n'avoit rien des petites ordinaires aux esprits de Couvent. Vous sçaurés bientôt qui elle étoit. Continuons.

Madame de Miran vint me revoir deux jours après notre dîné de chez Madame Dorfin ; &, quelques jours ensuite, je reçûs d'elle, à neuf heures du matin, un second billet, qui m'avertissoit de me tenir prête à une heure après midi, pour aller avec elle chez Madame Dorfin, avec un nouvel ordre de
me

me parer, qui fut suivi d'une parfaite obéissance.

Elle arriva donc: il y avoit huit jours que je n'avois vû Valville, & j'avoüe que le tems m'avoit duré; j'esperois le trouver à la porte du Couvent comme la premiere fois; je m'y attendois, je n'en doutois pas, & je pensois mal.

Madame de Miran avoit prudemment jugé à propos de ne le pas amener avec elle, & je ne fus reçüe que par un laquais, qui me conduisit à son carosse. J'en fus interdite, ma gayeté me quitta tout d'un coup; je pris pourtant sur moi, & je m'avançai avec un découragement interieur que je voulois cacher à Madame de Miran; mais, il auroit fallu n'avoir point de visage; le mien me trahissoit, on y lisoit mon trouble, & malgré que j'en eusse, je m'approchai d'elle avec un air de tristesse & d'inquiétude dont je la vis sourire dès qu'elle me vit. Ce sourire me remit un peu le cœur, il me parut un bon signe; montez, ma fille, me dit-elle; je me plaçai, & puis nous partimes.

Il manque quelqu'un ici, n'est-il pas vrai? ajouta-t-elle toujours en souriant. Eh! qui donc, ma mere, repris-je, comme si je n'avois pas été au fait? Eh! qui, ma fille, s'écria-t-elle, tu le sçais encore mieux que moi, qui suis sa mere. Ah! c'est Monsieur de

de Valville, répondis-je. Eh, mais je m'imagine que nous le retrouverons chez Madame Dorfin.

Point du tout, me dit-elle; c'est encore mieux que cela; il nous attend chez un de ses amis chez qui nous devons le prendre en passant, & c'est moi qui n'ai pas voulu l'amener ici. Vous allés le voir tout à l'heure.

En effet, nous nous arrêtâmes à quelques pas de-la; un Laquais que j'avois aperçu de loïn à la porte d'une maison, disparut sur le champ, & courut sans doute avertir son Maître, qui lui avoit apparemment ordonné de se tenir-là, & qui étoit déjà descendu quand nous arrivâmes. Que l'instant où l'on revoit ce qu'on aime fait de plaisir après quelque absence. Ah! l'agréable objet à retrouver!

Je compris à merveille, en le voyant à la porte de cette maison, qu'il falloit qu'il eût pris des mesures pour me revoir une ou deux minutes plutôt; & de quel prix n'est pas une minute au compte de l'amour, & quel gré mon cœur ne scût-il pas au sien d'avoir avancé notre joye de cette minute de plus?

Quoi, mon Fils, vous êtes déjà là, lui dit Madame de Miran; voilà ce qui s'appelle mettre les momens à profit; & voilà ce qui s'appelle une mere, qui à force de bon cœur, devine les cœur tendres, lui répondit-il du même ton: taisés-vous, lui dit-elle, sup-

Part. V.

C

primez

primez ce langage - là, il n'est pas séant que je l'écoute; que vos tendresses attendent, s'il vous plaît, que je n'y sois plus: tu baisses les yeux, toi, ajouta-t-elle en s'adressant à moi; mais, je t'en veux aussi; je t'ai vu tantôt pâlir de ce qu'il n'étoit pas avec moi: ce n'étoit pas assez de votre mere, Made-moiselle.

Ah! ma mere, ne la querellez point, lui répondit Valville, en me lançant un regard enflammé de tendresse: seroit-il beau qu'elle ne s'aperçût pas de l'absence d'un homme à qui sa mere la destine? Si vous tourniez la tête, j'aurois grande envie de lui baiser la main, pour la remercier; & il me la prenoit en tenant ce discours; mais, je la retirerai bien vite; je lui donnai même un petit coup sur la sienne, & me jettai tout de suite sur celle de Madame de Miran, que je baisai de tout mon cœur, & pénétrée des mouvemens les plus doux qu'on puisse sentir.

Elle, de son côté, me serra la mienne. Ah! la bonne petite hypocrite, me dit-elle: vous abusez tous deux du respect que vous me devez; allons, paix; parlons d'autre chose. Avez-vous passé chez mon Frere, mon Fils; comment se porte-t-il ce matin? Un peu mieux; mais, toujours assoupi comme hier, répondit Valville: cet assoupissement m'inquiete, dit Madame de Miran; nous
ne

ne ferons pas aujourd'hui si long-tems chez Madame Dorfin que l'autre jout, je veux voir mon frere de bonne heure.

Et nous en étions-là, quand le Cocher arrêta chez cette Dame. Il y avoit bonne compagnie; j'y trouvai les mêmes personnes que j'y avois déjà vûës, avec deux autres, qui ne me parurent point de trop pour moi, & qui à la façon obligeante, & pourtant curieuse, dont elles me regarderent, s'attendoient à me voir, ce me semble: il falloit qu'on se fût entretenu de moi, & à mon avantage; ce sont de ces choses qui se sentent.

Nous dinâmes, on me fit parler plus que je n'avois fait au premier dîné. Madame Dorfin, suivant sa coutume, m'accabla de caresses. Dispensés-moi du détail de ce qu'on y dit; avançons.

Il n'y avoit qu'une heure que nous étions sortis de table, quand on vint dire à Madame de Miran, qu'un domestique de chez elle demandoit à lui parler.

Et c'étoit pour lui dire que Monsieur de Climal étoit en danger, qu'on tâchoit de le faire revenir d'une apoplexie où il étoit tombé depuis deux heures.

Elle rentra où nous étions toute effrayée, & la larme à l'œil, nous aprit cette nouvelle, prit congé de la compagnie, me laissa à mon Couvent, & courut chez le malade avec

Valville, qui me parut touché de l'état de son oncle, & touché aussi, je pense, du contentement qui nous arrachoit si brusquement au plaisir d'être ensemble. J'en fus encore moins contente que lui; je voulus bien qu'il s'en aperçût dans mes regards, & j'allai tristement me renfermer dans ma chambre, où il me vint des motifs de Réflexion qui me chagrinerent.

Si Monsieur de Climal meurt à présent, disois-je, Valville, qui en hérite, & qui est déjà très-riche, va le devenir encore davantage. Eh! que sçais-je, si cette augmentation de richesses ne me nuira pas? Sera-t-il possible qu'un héritier si considérable m'épouse? Madame de Miran elle-même ne se dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable qu'elle a aujourd'hui de consentir à notre Amour? M'abandonnera-t-elle un fils qui pourra faire les plus grandes alliances, à qui on va les proposer, & qu'elles tenteront peut être? Il y avoit effectivement lieu d'être alarmée.

Au moment où je raisonnois ainsi, Valville avoit beaucoup de tendresse pour moi, j'en étois sûre; & tant qu'il ne s'agissoit que d'épouser quelqu'une de ses égales, il m'aimoit assez pour être insensible à l'avantage qu'il auroit pû y trouver. Mais, le seroit-il à l'ambition de s'allier à une famille encore au-

dellus

dessus de la sienne, & plus puissante? Resisteroit-il à l'apaisement des honneurs & des emplois qu'elle pourroit lui procurer? Auroit-il de l'amour jusques-là? Il y a des degrés de générosité supérieurs à des âmes très-généreuses. Les cœurs capables de soutenir toutes sortes d'épreuves en pareil cas, sont si rares; les cœurs qui ne se rendent qu'aux plus fortes le sont même aussi.

Je n'avois pourtant rien à craindre de ce côté-là; ce n'est pas l'ambition qui me nuira dans le cœur de Valville. Quoi qu'il en soit, je fus inquiète, & je ne dormis gueres.

Je venois de me lever le lendemain, quand je vis entrer une Religieuse dans ma chambre, qui me dit de la part de l'Abbesse de m'habiller le plus vite que je pourrois, & cela en conséquence d'un billet que lui avoit écrit Madame de Miran, où elle la prioit de me faire partir au plutôt. Il y a même, ajouta cette Religieuse, un carrosse qui vous attend dans la cour.

Autre sujet d'inquiétude pour moi; le cœur me battit; m'envoier chercher si matin, me dis-je; Eh! mon Dieu, qu'est il donc arrivé? Qu'est-ce que cela m'annonce? Je n'ai pour toute ressource ici que la protection de Madame de Miran (car je n'osois plus en ce moment dire ma mere;) veut-on me l'ôter? est-ce que je vais la perdre? On n'est

C 3 sûre

fière de rien dans l'état où j'étois. Ma condition présente ne tenoit à rien ; personne n'étoit obligé de m'y soutenir ; je ne la devois qu'à un bon cœur, qui pouvoit tout d'un coup me retirer ses bienfaits, & m'abandonner sans que j'eusse à me plaindre ; & ce bon cœur, il ne falloit qu'un mauvais rapport, qu'une imposture, pour le dégoûter de moi ; & tout cela me rouloit dans la tête en m'habillant. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort ; ils se fient si peu au bonheur qui leur arrive.

Enfin, me voilà prête ; je sortis dans un ajustement fort négligé, & j'allai monter en carrosse. Je pensois en chemin qu'on me menoit chez Madame de Miran ; point du tout ; ce fut chez Monsieur de Climal qu'on arrêta. Je reconnus la maison ; vous sçavez qu'il n'y avoit pas si longs-tems que j'y avois été.

Jugés quelle fus ma surprise ! Oh ! ce fut pour le coup que je me crus perduë. Allons, c'en est fait, me dis-je, je vois bien de quoi il s'agit ; c'est ce miserable faux dévot, qui est rechapé, & qui se vange ; je m'attens à mille calomnies, qu'il aura inventé contre moi ; il aura tout tourné à sa fantaisie ; il passe pour un homme de bien, & j'aurai beau faire, Madame de Miran croira toutes les faussetés qu'il aura dites. Ah ! mon Dieu, le mechant homme!

Et,

Et, en effet, n'y avoit-il pas quelque apparence à ce que j'aprehendois? Les menaces qu'il m'avoit faites, en me quittant chez Madame Dutour; cette scene qui s'étoit passée entre lui & moi chez ce Religieux à qui j'avois été me plaindre, & devant qui je l'avois réduit, pour se défendre, à tout ce que l'hyppocrisie a de plus scelerat & de plus intrepide; cette rencontre que j'avois fait de lui à mon Couvent; les signes d'amitié dont m'y avoit honoré Madame de Miran, qu'il m'avoit vû saluer de loin; la crainte que je ne revelasse, ou que je n'eusse déjà revelé, son indignité à cette Dame, qu'il voyoit que je connoissois: tout cela joint au voyage qu'on me faisoit faire chez lui, sans qu'on m'en eût avertie, ne sembloit-il pas m'annoncer quelque chose de sinistre? Qui est-ce qui n'auroit pas cru que j'allois essuyer quelque nouvelle iniquité de sa part?

Vous verrez peut-être, que selon lui, ce sera moi qui aurai voulu le tenter pour l'engager à me faire du bien, me disois-je; mais ce n'est pas-là ce qu'il a dit au Pere Vincent: il m'a seulement accusée d'avoir cru que c'étoit lui-même qui m'aimoit; & ce bon Religieux, devant qui nous nous sommes trouvés tous deux, ne refusera pas son témoignage à une pauvre fille à qui on veut faire un si grand tort. Voilà comme je rais-

sonnois en me voyant dans la cour de Monsieur de Climal, de sorte que je sortis de carrosse avec un tremblement digne de l'effroyable scene à laquelle je me preparois.

Il y avoit deux escaliers, & je dis à un Laquais, où est-ce? Par là, Mademoiselle, me dit-il; c'étoit l'escalier à droit qu'il me montrait, & dont Valville en cet instant même descendoit avec précipitation.

Etonnée de le voir-là, je m'arrêtai, sans trop scavoit ce que je faisois, & me mis à examiner quelle mine il avoit, & de quel air il me regarderoit.

Je le trouvai triste, mais d'une tristesse, qui, ce me semble, ne signiſoit rien contre moi; aussi m'aborda-t-il d'un air fort tendre.

Venez, Mademoiselle, me dit-il en me donnant la main; il n'y a point de tems à perdre, mon oncle se meurt, & il vous attend.

Moi! Monsieur, repris-je, en respirant plus à l'aise, (car sa façon de me parler me rassuroit;) & puis, cet oncle mourant ne me paroissoit plus si dangereux; un homme qui se meurt voudroit-il finir sa vie par un crime? Cela n'est pas vraisemblable.

Moi! Monsieur, m'écriai-je donc, & d'où vient m'attend-il? Que peut-il me vouloir? Nous n'en scavons rien, me répondit-il; mais,

mais, ce matin, il a demandé à ma mere si elle connoissoit particulièrement la jeune personne qu'elle avoit saluée au Couvent ces jours passés: ma mere lui a dit qu'où, lui a même pris en peu de mots de quelle façon vous vous étiez connus à ce Couvent, & ne lui a point caché que c'étoit elle qui vous y avoit mise. Là-dessus, vous pouvés donc la faire venir, a-t-il répondu, & je vous prie de l'envoyer chercher; il faut que je la voye, j'ai quelque chose à lui dire avant que je meure; & ma mere aussitôt a écrit à votre Abbessé de vous permettre de sortir; voilà tout ce que nous pouvons vous en dire.

Helas! lui répondis-je, cette envie qu'il a de me voir, m'a d'abord fait peur; je me suis figurée, en partant, qu'il y avoit quelque mauvaise volonté de sa part: vous vous êtes trompé, réprit-il; du moins paroît-il dans des dispositions bien éloignées de cela: & nous montions l'escalier pendant ce court entretien. C'est ma mere, ajouta-t-il, qui a voulu que je vous prévinsse sur tout ceci, avant que vous vissiez Monsieur de Climal.

A ces mots, nous arrivâmes à la porte de sa chambre: je vous ai dit que j'étois un peu rassurée; mais, la vue de cette chambre où j'allois entrer ne laissa pas que de me remuer interieurement.

C'étoit en effet une étrange visite que je

C s

ren-

rendois; il y avoit mille petites raisons de sentiment qui m'en faisoient une corvée.

Il me repugnoit de paroître aux yeux d'un homme, qui, à mon gré, ne pourroit gueres s'empêcher d'être humilié en me voyant. Je pensois aussi, que j'étois jeune, & que je me portois bien, & que lui étoit vieux & mourant.

Quand je dis vieux, je sçais bien que ce n'étoit pas une chose nouvelle, mais c'est qu'à l'âge où il étoit, un homme, qui se meurt à cent ans: & cet homme de cent ans m'avoit parlé d'amour, m'avoit voulu persuader qu'il n'étoit vieux que par rapport à moi qui étois trop jeune; & dans l'état hideux & décrepit où il étoit, j'avois de la peine à l'aller faire ressouvenir de tout cela: est-ce-là tout? non; j'avois été vertueuse avec lui, il n'avoit été qu'un lâche avec moi; voyez combien de sortes d'avantages j'avois sur lui; voilà à quoi je songeois confusément, de façon que j'étois moi-même honteuse de l'affront que mon âge, mon innocence, & ma santé, feroient à ce vieux pécheur confondu & agonisant. Je me trouvois trop vangée, & j'en rougissois d'avance.

Ce ne fut pas lui, que j'aperçûs d'abord; ce fut le Pere Saint Vincent, qui étoit au chevet de son lit, & au-dessus duquel étoit assise Madame de Miran, qui me tournoit le dos.

A cet

A cet aspect, sur-tout à celui du Pere Saint Vincent, que je surpris bien autant qu'il me surprit, je n'osai plus me croire à l'abri de rien, & me voilà retombée dans mes inquiétudes; car, enfin, l'autre avoit beau être mourant, que faisoit-là ce bon Religieux, pourquoi falloit-il qu'il s'y trouvât avec moi?

Et à propos de ce Religieux, de qui, par parenthese, je ne vous ai rien dit, depuis que je l'ai quitté à son Couvent, qui, comme vous sçavez, m'avoit promis de chercher à me placer, & de venir le lendemain matin chez Madame Dutour m'informer de ce qu'il auroit pû faire, vous remarquerez que je lui avois écrit deux ou trois jours après que j'eus rencontré Madame de Miran; que je l'avois instruit de mon Avanture, & de l'endroit où j'étois; & que je l'avois prié d'avoir la bonté de m'y venir voir; à quoi il avoit repondu, qu'il y passeroit incessamment.

J'étois donc, vous dis je, fort étourdie de le trouver-là, & je n'augurois rien de bon des motifs qu'on avoit eu de l'y appeller.

Lui, de son côté, à qui je n'avois point appris dans ma Lettre le nom de ma Bienfaitrice, & à qui Monsieur de Climal n'avoit encore rien dit de son projet, ne sçavoit que penser de me voir au milieu de cette Famille, amenée par Valville, qu'il vit venir avec moi,
mais

mais qui n'avança pas, & qui se tint éloigné, comme si, par égard pour son oncle, il avoit voulu lui cacher que nous étions entrez ensemble.

Au bruit que nous fimes en entrant, qui est-ce que j'entens ? demanda le malade. C'est la jeune personne que vous avez envie de voir, mon frere, lui dit Madame de Miran : aprochés, Marianne, ajoûta-t-elle tout de suite.

A ce discours, tout le corps me frémit, j'approchai pourtant les yeux baissés, je n'osois les lever sur ce mourant, je n'aurois sçû, ce me semble, comment m'y prendre pour le regarder, & je reculois d'en venir-là.

Ah ! Mademoiselle, c'est donc vous, me dit-il, d'une voix foible & embarrassée; je vous suis obligé d'être venue: asseyés-vous, je vous prie; je m'assis donc, & me tûs; toujours les yeux baissés, je ne voyois encore que son lit; mais, un moment après, j'essayai de regarder plus haut, & puis encore un peu plus haut, & de de degrés en degrés, je parvins enfin jusqu'à lui voir la moitié du visage que je regardai vite tout entier; mais, ce ne fut qu'un instant; j'avois peur que le malade ne me surprît en l'examinant, & n'en fût trop mortifié; ce qui est de sûr, c'est que je ne vis point de malice dans ce visage-là contre moy.

Où

Où est mon neveu, dit encore Monsieur de Climal; me voicy mon oncle, répondit Valville, qui se montra alors modestement: reste ici, lui dit-il; & vous, mon Pere, ajouta-t'il, en s'adressant au Religieux, ayez aussi la bonté de demeurer; le tout sans parler de Madame de Miran, qui remarqua cette exception qu'il faisoit d'elle, & qui lui dit, mon frere, je vais donner quelques ordres, & passer pour un instant dans une autre chambre.

Comme vous voudrez, ma sœur, répondit-il; elle sortit donc; & cette retraite, que Monsieur de Climal me parut souhaiter lui-même, acheva de me prouver, que je n'avois rien à craindre de fâcheux: s'il avoit voulu me faire du mal, il auroit retenu ma bienfaitrice, la scene n'auroit pû se passer sans elle; aussi ne me resta-t'il plus qu'une extreme curiosité de sçavoir à quoy cette ceremonie aboutiroit. Il se fit un moment de silence après que Madame de Miran fut sortie; nous eutendîmes soupiner Monsieur de Climal.

Je vous ay fait prier, dit-il, en se retournant un peu de notre côté, de venir icy ce matin, mon Pere, & je ne vous ay point encore instruit des raisons que j'ai pour vous y appeller: j'ai voulu aussi que mon neveu fût present; il le falloit, à cause de Mademoiselle, que cecy regarde. Il

Il reprit haleine en cet endroit: je rougis, les mains me tremblèrent; & voici comment il continua.

C'est vous, mon Pere, qui me l'avez amenée, dit-il, en parlant de moy: elle étoit dans une situation qui l'exposoit beaucoup; vous vintes lui chercher du secours chez moy, vous me choisites pour lui en donner; vous me croyez un homme de bien, & vous vous trompiez mon Pere, je n'étois pas digne de votre confiance.

Et comme alors le Religieux parut vouloir l'arrêter par un geste-qu'il fit.

Ah! mon Pere, lui dit-il, au nom de Dieu, dont je tâche de flechir la justice, ne vous opposés point à celle que je veux me rendre; vous sçavez l'estime, & peut-être la veneration, dont vous m'avez honoré de si bonne-foi; vous sçavez la réputation où je suis dans le public; on m'y respecte comme un homme plein de vertu & de pieté; j'y ai joui des recompenses de la vertu, & je ne les meritois pas, c'est un vol que j'ai fait. Souffrez donc, que je l'expie, s'il est possible, par l'aveu des fourberies qui vous ont jetté dans l'erreur, vous & tout le monde, & que je vous aprenne au contraire tout le mépris que je meritois, & toute l'horreur qu'on auroit eu pour moi, si on avoit connu le fond de mon abominable conscience.

Ah!

Ah ! mon Dieu , foyez beni , Sauveur de nos Ames ! s'écria alors le Pere Saint Vincent.

Oui , mon Pere , reprit Monsieur de Climax , en nous regardant avec des yeux baignés de larmes , & d'un ton auquel on ne pouvoit pas résister ; voilà quel étoit l'homme à qui vous êtes venu confier Mademoiselle ; vous ne vous adressiez qu'à un miserable : & toutes les bonnes actions que vous m'avez vû faire ; (je ne sçaurois trop le repeter) sont autant de crimes dont je suis coupable devant Dieu , autant d'impostures qui m'ont mis en état de faire le mal , & pour lesquelles je voudrois être exposé à tous les opprobres , à toutes les ignominies , qu'un homme peut souffrir sur la terre ; encore n'égaleroient-elles pas les horreurs de ma vie.

Ah ! Monsieur , en voilà assez , dit ici le Pere Saint Vincent ; en voilà assez. Allons. Il n'y a plus qu'à louer Dieu des sentimens qu'il vous donne. Que d'obligations vous lui avez ! de quelles faveurs ne vous comble-t-il pas ! Oh ! bonté de mon Dieu , bonté incompréhensible , nous vous adorons ; voici les merveilles de la Grace ; je suis pénétré de ce que je viens d'entendre , pénétré jusqu'au fond du cœur. Oui , Monsieur , vous avez raison , vous êtes bien coupable ; vous renoncez à notre estime , à la bonne opinion qu'on a de vous dans le monde ; vous voudriez moi-

mourir méprisé, & vous vous écriez, je suis méprisable! Eh bien, encore une fois, Dieu soit loué! Je ne puis rien ajouter à ce que vous dites: nous ne sommes point dans le Tribunal de la penitence, & je ne suis ici qu'un Pécheur comme vous. Mais, voilà qui est bien: soyez en repos; nous sentons tout votre néant, aussi-bien que le nôtre: oui, Monsieur, ce n'est plus vous en effet, que nous estimons; ce n'est plus cet homme de péché & de misère; c'est l'homme que Dieu a regardé, dont il a eu pitié, & sur qui nous voyons qu'il répand la plénitude de ses miséricordes. Puissions-nous, ô mon Sauveur, nous qui sommes les témoins des prodiges que votre Grace opere en lui: puissions-nous finir dans de pareilles dispositions! Helas! qui de nous n'a pas de quoi se confondre & s'anéantir devant la Justice Divine? Chacun de nous n'a-t-il pas ses offenses; qui, pour être différentes, n'en sont peut-être pas moins grandes? Ne parlons plus des vôtres: en voilà assez, Monsieur, en voilà assez; puisque vous les pleurez, Dieu vous aime, & ne vous a pas abandonné: vous tenez de lui ce courage avec lequel vous nous les avouez; cette effusion de cœur est un gage de sa bonté pour vous; vous lui devez, non seulement la patience avec laquelle il vous a souffert, mais encore cette douleur & ces larmes qui vous

re-

reconcilient avec lui, & qui font un spectacle dont les Anges mêmes se réjouissent. Gemissez donc, Monsieur, gemissez; mais en lui disant, O mon Dieu, vous ne rejetterez point un cœur contrit & humilié: pleurez, mais avec confiance, avec la consolation d'esperer que vos pleurs le fléchiront, puisqu'ils sont un don de sa Misericorde.

Et ce bon Religieux en verfoit lui-même, en tenant ce discours; & nous pleurions aussi Valville & moi.

Je n'ai pas encore tout dit, mon Pere, reprit alors Monsieur de Climal. Non, Monsieur, non, je vous prie, répondit le Religieux, il n'est pas necessaire d'aller plus loia, contentez-vous de ce que vous avez dit: le resté seroit superflu, & ne serviroit peut-être qu'à vous satisfaire; il est quelquefois doux & consolant de s'abandonner au mouvement où vous êtes. Eh bien, Monsieur, privés-vous de cette douceur & de cette consolation; mortifiez l'envie que vous avez de nous en avouer davantage. Dieu vous tiendra compte, & de ce que vous avez dit, & de ce que vous vous ferez abstenu de dire.

Ah! mon Pere, s'écria le malade, ne m'arrêtez point; ce seroit me soulager que de me taire; je suis bien éloigné d'éprouver

la douceur dont vous parlez. Dieu ne me fait pas une si grande grace, à moi qui n'en merite aucune; c'est bien assez, qu'il me donne la force de resister à la confusion dont je me sens couvert, & qui m'arrêteroît à tout moment, s'il ne me soutenoit pas; ouï, mon Pere, cet aveu de mes indignitez m'accable; je souffre à chaque mot que je vous dis, je souffre, & j'en remercie mon Dieu, qui par-là me laisse en état de lui sacrifier mon miserable orgueil. Permettez donc que je profite d'une honte qui me punit; je voudrois pouvoir l'augmenter, pour proportionner, s'il étoit possible, mes humiliations à la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi. Je voudrois avoir toute la terre pour témoin de l'Affront que je me fais; je suis même fâché d'avoir été obligé de renvoyer Madame de Miran; j'aurois pû du moins rougir encore aux yeux d'une sœur qui n'est peut-être pas défabusée; mais, il a fallu l'écartier: je la connois; elle m'auroit interrompu; son amitié pour moi trop tendre & trop sensible ne lui auroit pas permis d'écouter ce que j'avois à dire; mais, vous le lui repeterez, mon Pere: je l'espere de votre piété, & c'est un soin dont vous voulés bien que je vous charge. Achevons.

Mademoiselle vous a dit vrai dans le
recit

recit qu'elle vous a fait sans doute de mon procedé avec elle: je ne l'ai secourue en effet, que pour tâcher de la séduire; je crus que son infortune lui oteroit le courage de rester vertueuse, & j'offris de lui assurer de quoi vivre, à condition qu'elle devint méprisable. C'est vous en dire assez, mon Pere; j'abrege cet horrible recit par respect pour sa pudeur, que mes discours passés n'ont déjà que trop offensée. Je vous en demande pardon, Mademoiselle, & je vous conjure d'oublier cette affreuse Avanture; que jamais le ressouvenir de mon impudence ne salisse un esprit aussi chaste que le doit être le vôtre; recevez-en, pour reparation de ma part, cet aveu que je vous fais, qui est qu'avec vous j'ai non seulement été un homme détestable devant Dieu, mais encore un malhonnête homme, suivant le monde; car j'eus la lâcheté en vous quittant de vous reprocher de petits présens que vous m'avez renvoyés; j'insultai à la triste situation où je vous abandonnois, & je vous menaçai de me venger, si vous osés vous plaindre de moi.

Je fondois en larmes pendant qu'il me faisoit cette satisfaction si genereuse & si chrétienne: elle m'attendrit au point, qu'elle m'arracha des soupirs. Valville, & le Pere

Saint Vincent, s'esfuyoient les yeux & gar-
doient le silence.

Vous sçavez, Mademoiselle, ajoûta Mon-
sieur de Climal, ce que je vous offris alors ;
ce fut, je pense, un contract de cinq ou six
cens livres de rente : je vous en laisse au-
jourd'hui un de douze cens dans mon Te-
stament. Vous refusâtes avec horreur ces
six cens livres quand je vous les proposai
comme la recompense d'un crime : acceptez
les douze cens francs à présent, qu'ils ne
sont plus que la recompense de votre sagesse.
Il est bien juste, d'ailleurs, que je vous
sois un peu plus secourable dans mon repen-
tir, que je n'offrois de l'être dans mon des-
ordre. Mon neveu, que voici, est mon
principal heritier ; je le fais mon légataire ;
il est né genereux, & je suis persuadé qu'il
ne regrettera point ce que je vous laisse.

Ah ! mon Oncle, s'écria Valville la larme
à l'œil, vous faites l'Action du Monde la
plus loüable, & la plus digne de vous :
tout ce qui m'en afflige, c'est que vous
ne la faites pas en pleine santé : quant à
moi, je ne regretterai que vous, & que
la tendresse que vous me témoignés ; j'ache-
terois la durée de votre vie de tous les
biens imaginables ; & si Dieu m'exauce, je
ne lui demande que la satisfaction de vous
voir

voir vivre aussi long-tems que je vivrai moi-même.

Et moi, Monsieur, m'écriai-je à mon tour en sanglotant, je ne sçais que vous répondre à force d'être sensible à tout ce que je viens d'entendre : j'ai beau être pauvre, le présent que vous me faites, si vous mourez, ne me consolera pas de votre perte ; je vous assure, que je la regarderai aujourd'hui comme un nouveau malheur. Je vois, Monsieur, que vous seriez un véritable ami pour moi ; & j'aimerois bien mieux cela, sans comparaison, que ce que vous me laissez si généreusement.

Mes pleurs ici me coupèrent la parole ; je m'aperçus que mon discours l'attendrissoit lui-même : ce que vous dites-là répond à l'opinion que j'ai toujours eu de votre cœur, Mademoiselle, reprit-il après quelques momens de silence ; & il est vrai que je justifierois ce que vous pensez à présent de moi, si Dieu prolongeoit mes jours. Je sens que je m'affoiblis, dit-il ensuite : ce n'est point à moi à vous donner des leçons, elles ne partiroient pas d'une bouche assez pure ; mais, puisque vous croyez perdre un ami en moi, qu'il me soit permis de vous dire encore une chose : j'ai tenté votre vertu, il n'a pas tenu à moi qu'elle ne succombât ;

voulez-vous m'aider à expier les efforts que j'ai fait contr'elle ; aimez-la toujours, afin qu'elle sollicite la misericorde de Dieu pour moi ; peut-être mon pardon dépendra-t-il de vos mœurs. Adieu, Mademoiselle. Adieu ; mon Pere, ajouta-t-il en parlant au Pere Saint Vincent, je vous la recommande. Pour vous, mon neveu, vous voyez pourquoi je vous ai retenu ; vous m'avez vû à genoux devant elle, vous avez pû la soupçonner d'y consentir ; elle étoit innocente, & j'ai cru être obligé de vous l'apprendre.

Il s'arrêta là, & nous allions nous retirer quand il dit encore : Mon Neveu, allez de ma part prier ma sœur de rentrer. Mademoiselle, me dit-il après, Madame de Miran m'a appris comment vous la connoissiez ; dans le Récit que vous lui avez fait de votre situation, le détail de l'injure toute recente que vous veniez d'essuier de moi, a dû naturellement y entrer ; dites-moi franchement, l'en avez-vous instruite, & m'avez-vous nommé ?

Je vais, Monsieur, vous dire la verité, lui répondis-je un peu embarrassée de la question. Au sortir de chez le Pere Saint Vincent, j'entrai dans le parloir d'un Couvent pour y demander du secours à l'Abbesse ; j'y rencontrais Madame de Miran ; j'étois
com-

comme au desespoir, elle vit que je fondois en larmes, cela la toucha. On me pressa de dire ce qui m'affligeoit: je ne songeois pas à vous nuire, mais je n'avois point d'autre ressource que de faire compassion, & je contai tout, mes premiers malheurs, & les derniers. Je ne vous nommai pourtant point alors, moins par discretion, qu'à cause que je crus cela inutile; & elle n'en auroit jamais sçû davantage, si, quelques jours après, en parlant de ces hardes que je renvoyai, je n'avois pas par hazard nommé Monsieur de Valville, chez qui je les fis porter, comme au neveu de la personne qui me les avoit données: voilà malheureusement comment elle vous connut, Monsieur; & je suis bien mortifiée de mon imprudence; car, pour de la malice il n'y en a point eu; je vous le dis en conscience: je pourrois vous tromper; mais, je suis trop penetrée & trop reconnoissante pour vous rien cacher.

Dieu soit loué, s'écria-t-il alors en adressant la parole au Pere Saint Vincent; actuellement, ma sœur sçait donc à quoi s'en tenir sur mon compte. Je ne le croyois pas: c'est une confusion que j'ai de plus avant que je meure; je sens qu'elle est grande, mon Pere; & je vous en remercie, Mademoiselle: ne vous reprochez rien, c'est un service que

vous m'avez rendu, ma sœur me connoît, & je vais rougir devant elle.

Je pensai faire des cris de douleur, en l'entendant parler ainsi. Madame de Miran rentra avec Valville; mes pleurs & mes sanglots la surprirent; son frere s'en aperçut: venez, ma sœur, lui dit-il; je vous aurois retenue tantôt, si je n'avois pas craint votre tendresse; j'avois à dire des choses que vous n'auriés pas soutenuës; mais, je n'y perdrai rien, le Pere Saint Vincent aura la bonté de vous les redire, & graces à Dieu vous en sçavez déjà l'essentiel. Mademoiselle vous a mis en état de me rendre justice. J'en ai mal usé avec elle, le Pere Saint Vincent me l'avoit confiée, elle ne pouvoit pas tomber en de plus mauvaises mains, & je la remets dans les vôtres. A toute l'amitié que vous m'avez paru avoit pour elle, ajoutez-y toute celle que vous aviez pour moi, & dont elle est bien plus digne que je ne l'étois. Votre cœur, tel qu'il fut à mon égard, est un bien que je lui laisse, & qui la vangerá du peu d'honneur & de vertu qu'elle trouva dans le mien.

Ah! mon frere, mon frere, que m'allez-vous dire, lui répondit Madame de Miran, qui pleuroit presque autant que moi; finissons, je vous prie, finissons: dans l'affliction
où

où je suis, je ne pourrais pas en écouter davantage. Oui, j'aurai soin de Marianne, elle me fera toujours chere, je vous le promets, vous n'en devez pas douter, vous venez de lui donner sur mon cœur des droits qui feront éternels. Voilà qui est fait, n'en parlons plus : vous voyez la douleur où vous nous jetez tous ; allons, mon frere, êtes-vous en état de parler si long-tems ? cela vous fatigue, comment vous trouvés-vous ?

Comme un homme qui va bientôt paroître devant Dieu, dit-il : je me meurs, ma sœur ; adieu, mon Pere, souvenez-vous de moi dans vos saints sacrifices ; vous sçavez le besoin que j'en ai.

A peine put-il achever ces dernieres paroles, & il tomba dès cet instant dans une foiblesse où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Deux Médecins entrerent alors, le Religieux s'en alla : on nous fit retirer Valville & moi, pendant qu'on essayoit de le secourir. Madame de Miran voulut rester, & nous passâmes dans une salle où nous trouvâmes un intime ami de Monsieur de Climal, & deux parentes de la famille qui alloient entrer.

Valville, les retint, leur aprit que le malade avoit perdu toute connoissance, & qu'il falloit attendre ce qui en arriveroit ; de sorte

D s que

que personne n'entra qu'un Ecclesiastique qui étoit son Confesseur, & que nous vîmes arriver.

Valville qui étoit assis à côté de moi dans cette salle, me dit tout bas quelles étoient ces trois personnes que nous y avions trouvées.

Je parle de cet ami de Monsieur de Climail, & de ces deux Dames ses parentes, dont l'une étoit la mere & l'autre la fille.

L'Ami me parut un homme froid & poli : c'étoit un Magistrat de l'âge de soixante ans à peu près.

La mere de la Demoiselle pouvoit en avoir cinquante ou cinquante-cinq; petite femme, brune, assez ronde, très-laide, qui avoit le visage large & quarré, avec de petits yeux noirs, qui d'abord paroissoient vifs; mais, qui n'étoient que curieux & inquiets; de ces yeux toujours remuans, toujours occupez à regarder, & qui cherchent de quoi fournir à l'amusement d'une ame vuide, oisive, & qui n'a rien à voir en elle-même; car, il y a de certaines gens, dont l'esprit n'est en mouvement que par pure disette d'idées; c'est ce qui les rend si affamés d'objets étrangers, d'autant plus qu'il ne leur reste rien, que tout passe en eux, que tout en sort; gens toujours regardans, toujours écoutans, jamais pensans; je

je les compare à un homme qui passeroit sa vie à se tenir à sa fenêtre ; voilà l'image que je me fais d'eux, & des fonctions de leur esprit.

Telle étoit la femme dont je vous parle ; je ne jugeai pourtant pas d'elle alors, comme j'en juge à présent que je me la rappelle : mes reflexions, quelque avancées qu'elles fussent, n'alloient pas encore jusques-là ; mais, je lui trouvai un caractère qui me déplut,

D'abord, ses yeux se jetterent sur moi, & me parcoururent ; je dis se jetterent, au hazard de mal parler ; mais, c'est pour vous peindre l'avidité curieuse avec laquelle elle se mit à me regarder, & de pareils regards sont si à charge.

Ils m'embarasserent, & je n'y scus point d'autre remede, que de la regarder à mon tour, pour la faire cesser ; quelquefois cela réussit, & vous delivre de l'importunité dont je souffrois.

En effet, cette Dame me laissa là ; mais, ce ne fut que pour un moment : elle revint bien-tôt de plus belle, & me persecuta.

Tantôt c'étoit mon visage, tantôt ma corsette, & puis mes habits, ma taille, qu'elle examinoit.

Je

Je touffai, par hazard; elle en redoubla d'attention, pour observer comment je touffois. Je tirai mon mouchoir, comment m'y prendrai-je? ce fu encore un spectacle interessant pour elle, un novel objet de curiosité.

Valville étoit à côté d'elle; la voilà qui tout d'un coup se retourne pour lui parler, & qui lui demande, qui est cette Demoiselle-là?

Je l'entendis; les gens comme elle ne questionnent jamais aussi bas qu'ils croyent le faire; ils y vont si étourdiment, qu'ils n'ont pas le tems d'être discrets. C'est une Demoiselle de Province, & qui est la fille d'une des meilleures amies de ma mere, lui répondit Valville assez negligemment. Ah! ah! de Province, reprit-elle; & la mere est-elle ici? Non, repartit-il encore; cette Demoiselle-ci est dans un Couvent à Paris. Ha! dans un Couvent, est-ce qu'elle a envie d'être Religieuse? Et dans lequel est-ce? Ma foi, dit-il, je n'en sçais pas le nom: c'est peut-être qu'elle y a quelque parente, continua-t-elle; elle est fort jolie, ce qu'elle disoit en entrecoupant chaque question d'un regard sur ma figure. A la fin, elle se lassâ de moi, & me quitta pour examiner le Magistrat qu'elle connoissoit pourtant,

tant, mais dont le silence & la tristesse lui parurent alors dignes d'être considérés.

Voilà qui est bien épouvantable, lui dit-elle après; cet homme qui se meurt, & qui se portoit si bien! qui est-ce qui l'auroit cru, il n'y a que dix jours que nous dinâmes ensemble.

C'étoit de Monsieur de Climal dont elle parloit; mais dites-moi, Monsieur de Valville, est-ce qu'il est si mal? Cet homme-là est fort, j'espère qu'il en reviendra, qu'en pensez-vous? Depuis quand est-il malade? Car, j'étois à la campagne moi, & je n'ai sçu cela que d'hier. Est-il vrai qu'il ne parle plus, qu'il n'a plus de connoissance? Oüi, Madame, il n'est que trop vrai, répondit Valville. Et Madame de Miran est donc là-dedans, répondit-elle? qui est-ce qui y est encore? La pauvre femme, elle doit être bien desolée, n'est-ce pas? Ils s'aimoient beaucoup, c'est un si honnête homme, toute la famille y perd. Voici une fille, qui en a pleuré hier toute la journée, & moi aussi: (& cette fille, qui étoit la sienne, avoit effectivement l'air assez contristé, & ne disoit mot.

Nos yeux s'étoient quelquefois rencontrés comme à la dérobee, & il me sembloit avoir vü dans ses regards autant d'honnêteté pour moi,

moi, qu'elle en avoit dû rencontrer dans les miens pour elle; j'avois lieu de soupçonner que j'étois de son goût; de mon côté, j'étois enchantée d'elle, & j'avois bien raison de l'être.

Ah! Madame, l'aimable personne que c'étoit; je n'ai encore rien vû de cet âge-là qui lui ressemble; jamais la jeunesse n'a tant paré personne; il n'en fut jamais de si agréable, de si riante à l'œil, que la sienne. Il est vrai que la Demoiselle n'avoit que dixhuit ans; mais, il ne suffit pas de n'avoit que cet âge-là pour être jeune comme elle l'étoit, il faut y joindre une figure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes, finis, & legers, de ces agrémens sensibles, mais inexprimables que peut y jeter la jeunesse; & on peut avoir une très-belle figure sans l'avoir propre & flexible à tout ce que je dis.

Il est question ici d'un charme à part, de je ne sçais quelle gentillesse qui répand dans les mouvemens, dans le geste même, dans les traits, plus d'ame & plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On disoit l'autre jour à une Dame qu'elle étoit au printems de son âge; ce terme de printems me fit ressouvenir de la jeune Demoiselle dont je parle, & je gagerois que
c'est

c'est quelque figure comme la sienne, qui a fait imaginer cette expression - là.

Je ne lis jamais les mots de Flore ou d'Hebé, que je ne songe tout d'un coup à Mademoiselle de Fare; (c'étoit ainsi qu'elle s'appelloit.)

Représentez-vous une taille haute, agile, & dégagée. A la maniere dont Mademoiselle de Fare alloit & venoit, se transportoit d'un lieu à un autre, vous eussiez dit qu'elle ne pesoit rien.

Enfin c'étoit des graces de tout caractere; c'étoit du noble, de l'interessant; mais de ce noble aisé & naturel, qui est attaché à la personne, qui n'a pas besoin d'attention pour se soutenir, qui est independant de toute contenance, que ni l'air folâtre ni l'air negligé n'alterent, & qui est comme un attribut de la figure: c'étoit de cet interessant, qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. C'étoit de ces traits delicats, mignons, & qui font une physionomie vive, rusée; & non pas maligne.

Vous êtes une espiègle, lui disois-je quelquefois, & il y avoit en effet quelque chose de ce que je dis-la dans sa mine; mais cela y étoit comme une grace qu'on aimoit
à y

à y voir, & qui n'étoit qu'un signe de gayeté dans l'esprit.

Mademoiselle de Fare n'étoit pas d'une forte santé, mais ses indispositions lui donnoient l'air plus tendre que malade; elle auroit souhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avoit, mais je ne sçais si elle y auroit tant gagné; du moins si jamais un visage a pû s'en passer, c'étoit le sien; l'embonpoint n'y auroit ajouté qu'un agrément, & lui en auroit ôté plusieurs des plus piquans & des plus précieux.

Mademoiselle de Fare, avec la finesse & le feu qu'elle avoit dans l'esprit, écoutoit volontiers en grande compagnie, y pensoit beaucoup, y parloit peu, & ceux qui y parloient bien ou mal n'y perdoient rien.

Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé, & dit de bon goût.

Etoit-elle avec ses amis, elle avoit dans sa façon de penser & de s'énoncer toute la franchise du brusque, sans en avoir la dureté.

On lui voyoit une sagacité de sentiment prompte, subite, & naïve, une grande noblesse dans les idées, avec une ame haute & genereuse. Mais ceci regarde le caractère, que vous connoîtrés encore mieux par les choses que je dirai dans la suite.

Il y avoit déjà du tems que nous étions - là quand Madame de Miran sortit de la chambre du malade, & nous dit que la connoissance lui étoit entièrement revenuë, & qu'actuellement les Médecins le trouvoient beaucoup mieux; il m'a même demandé, ajouta-t-elle en m'adressant la parole, si vous étiez encorë ici, Mademoiselle, & m'a prié qu'on ne vous ramenât à votre Couvent, qu'après que vous aurés diné avec nous. Vous me faites tous deux beaucoup d'honneur, lui répondis-je, & je ferai ce qui vous plaira, Madame.

Je voudrois bien qu'il sçût que je suis ici, dit alors le Magistrat son ami, & j'aurois une extrême envie de le voir, s'il étoit possible.

Et moi aussi, dit la Dame, ni auroit-il pas moyen de l'avertir? s'il est mieux, il ne sera peut-être pas fâché que nous entrons; qu'en dites-vous, Madame? les Medecins en ont donc meilleure esperance? Helas! cela ne va pas encore jusques - là: ils le trouvent seulement un peu moins mal, & voilà tout, répondit Madame de Miran; mais, je vais retourner sur le champ, pour sçavoir s'il n'y a pas d'inconvenient que vous entriez, & à peine nous quittoit-elle là-dessus, que les deux Médecins sortirent de la chambre.

Messieurs, leur dit-elle; ces deux Dames peuvent-elles entrer avec Monsieur, pour voir mon frere; est-il en état de les recevoir?

Il est encore bien foible, répondit l'un d'eux, & il a besoin de repos, il seroit mieux d'attendre quelques heures.

Ah! sans difficulté, il faut attendre, dit alors le Magistrat, je reviendrai cet après midi; ce ne fera pas la peine, si vous voulez rester, reprit Madame de Miran: non, dit-il, je vous suis obligé, je ne sçauois, j'ai quelque affaire.

Pour moi, je n'en ai point, dit la Dame, & je suis d'avis de demeurer, n'est-il pas vrai, Madame? Eh bien, Messieurs, continua-t-elle tout de suite, dites-nous donc, que pensez-vous de cette maladie? J'ai dans l'esprit qu'il s'en tirera, moi, n'est-ce pas? Ne seroit-ce point de la poitrine dont il est attaqué? Il y a six mois qu'il eut un rhume qui dura très-long-tems; je lui dis d'y prendre garde, il le negligeoit un peu; la fièvre est-elle considerable?

Ce n'est pas la fièvre que nous craignons le plus, Madame, dit l'autre Medecin, & on ne peut encore porter un jugement bien sûr de ce qui arrivera, mais il y a toujours du danger.

Ils

Ils nous quitterent après ce discours, le Magistrat les suivit; & nous restâmes la mere, la fille, Madame de Miran, Valville & moi, dans la salle.

Il étoit tard, un laquais vint nous dire qu'on alloit servir. Madame de Miran passa un moment chez le malade, on lui dit qu'il reposoit, elle en resortit avec l'Ecclesiastique qui y étoit demeuré, qui nous dit qu'il reviendrait après dîné; & nous allâmes nous mettre à table, un peu moins allarmés que nous ne l'avions été dans le cours de la matinée.

Tous ces détails sont ennuyans; mais, on ne sçauroit s'en passer, c'est par eux qu'on va aux faits principaux. A table on me mit à côté de Mademoiselle de Fare. Je crus voir à ses façons gracieuses, qu'elle étoit bien aise de cette occasion qui s'offroit de lier quelque connoissance ensemble. Nous nous prevenions de mille petites honnêtetez que l'inclination suggere à deux personnes qui ont du plaisir à se voir.

Nous nous regardions avec complaisance; & comme l'amour a ses droits, quelquefois aussi je regardois Valville, qui de son côté, & à son ordinaire, avoit presque toujours les yeux sur moi.

Je crois que Mademoiselle de Fare remar-

qua nos regards. Mademoiselle, me dit-elle tout bas, pendant que sa mere & Madame de Miran se parloient, je voudrois bien ne me pas tromper dans ce que je pense; & cela étant, vous ne quitteriez point Paris.

Je ne sçais pas ce que vous entendez, lui répondis-je du même ton, (& effectivement je n'en sçavois rien); mais à tout hazard, je crois que vous pensez toujours juste, voulez-vous bien à présent me dire votre pensée Mademoiselle.

C'est, reprit-elle toujours tout bas, que Madame votre Mere est la meilleure amie de Madame de Miran, & que vous pourriez bien épouser mon Cousin; dites-moi ce qui en est à votre tour.

Cela n'étoit pas aisé; la question m'embarassa, m'allarma même, j'en rougis, & puis j'eus peur qu'elle ne vît que je rougissois, & que cela ne trahît un secret qui me faisoit trop d'honneur. Enfin, j'ignore ce que j'aurois répondu, si sa mere ne m'avoit pas tiré d'affaire. Heureusement, comme je vous l'ai dit, c'étoit de ces femmes qui voyent tout, qui veulent tout sçavoir.

Elle s'aperçut que nous nous parlions; qu'est-ce que c'est ma fille, dit-elle de quoi est-il question? vous souriez, & Mademoiselle

fille rougit (rien ne lui étoit échappé;) peut-on ſçavoir ce que vous vous diſiez?

Je n'en ferai pas de myſtere, repartit ſa fille; je ſerois charmée, que Mademoiſelle demeurât à Paris, & je lui diſois que je ſouhaitois qu'elle épouſât Monsieur de Valville.

Ha! ha! ſ'écria-t-elle, eh! mais, à propos, j'ai eu auſſi la même idée; & il me ſemble, ſur tout ce que j'ai obſervé, qu'ils n'en ſeroient fâchés ni l'un ni l'autre; eh! que ſçait-on, c'eſt peut-être le deſſein qu'on a; il y a toute aparence.

Et pourquoi non, dit Madame de Miran, qui aparemment ne vit point de riſque à prendre ſon parti dans ces circonſtances, & qui par une bonté de cœur dont le mien eſt encore tranſpoſé quand j'y ſonge, (& que je ne me rappelle jamais, ſans pleurer de tendreſſe & de reconnoiſſance) qui, diſ-je, par une bonté de cœur admirable, & pour nous donner d'infallibles gages de ſa parole, voulut bien ſaiſir cette occaſion de préparer les eſprits ſur notre mariage.

Eh pourquoi non, dit elle donc à ſon tour: mon fils ne ſera pas à plaindre ſi cela arrive; ah! tout le monde ſera de votre avis, reprit Madame de Fare; il n'y aura certes que des complimens à lui faire, & je

lui fais les miens d'avance ; je ne sçache personne mieux partagé qu'il le sera ; aussi puis-je vous assurer, Madame, que je n'enverrai le partage de personne, répondit Valville d'un air franc & aisé, pendant que je baïllois la tête pour la remercier de ses politesses sans lui rien dire ; car je crus devoir me taire, & laisser parler ma bienfaitrice, devant qui je n'avois là-dessus & dans cette occasion qu'un silence modeste & respectueux à garder. Je ne pus m'empêcher cependant de jeter sur elle un regard bien tendre & bien reconnoissant ; & de la maniere dont la conversation se tourna là-dessus, quoique tout y fût dit en badinant, Madame de Fare ne douta point que je ne dusse épouser Valville.

Je m'en retournerai dès que j'aurai vû Monsieur de Climal, & puis nous reconduirons votre bru à son Couvent dit-elle à Madame de Miran ; ou bien, tenez, faisons encore mieux, je ne couche pas ce soir à Paris, je m'en retourne à ma maison de campagne qui n'est qu'à un quart de lieuë d'ici, comme vous sçavez ; je pense que vous pouvez disposer de Mademoiselle ; écrivez, ou envoyez dire à son Couvent, qu'on ne l'attende point, & que vous la gardez pour un jour ou deux, moiennant quoi nous l'amènerons

nerous avec nous; ne faut-il pas que ces Demoiselles se connoissent un peu davantage? vous leur ferez plaisir à toutes deux, j'en suis sûre.

Mademoiselle de Fare s'en mêla, & joignit de si bonne grace ses instances à celles de sa mere, que Madame de Miran, à qui on supposoit que mes parens m'avoient confiée, dit qu'elle y consentoit, & que j'étois la maîtresse; il est vrai, ajouta-t-elle, que vous n'avez personne avec vous, mais vous serez servie chez Madame. Allez, je passerai tantôt moi-même à votre Couvent, & demain, suivant l'état où sera mon frere, j'irai sur les cinq heures du soir vous reprendre, ou je vous enverrai chercher.

Puisque vous me le permettez, je n'hésiterai point, Madame, répondis-je.

On se leva de table. Valville me parut charmé, qu'on eût lié cette petite partie, je devinai ce qui lui en plaisoit; c'est qu'elle nous convainquoit encore de la sincérité des promesses de Madame de Miran; non seulement cette Dame laissoit croire que j'étois destinée à son fils; mais, elle me laissoit aller dans le monde sur ce pied-là, y avoit-il de procédé plus net, & n'étoit-ce pas-là s'engager à ne se dedire jamais?

Sortons de chez Monsieur de Climal, Madame de Fare ne put le voir ; on dit qu'il reposoit, & dans l'instans que nous allions partir, Valville, par quelque discours qu'il tint adroitement, engagea cette Dame à lui proposer de nous suivre, & de venir souper chez elle.

Il fait le plus beau tems du monde, lui dit-elle, vous reviendrez ce soir ou demain matin, si vous l'aimez mieux. Me le permettez-vous aussi, dit en riant Valville à Madame de Miran, dont il étoit bien aisé d'avoir l'approbation ; oui-da, mon fils, reprit-elle, vous pouvez y aller, aussi-bien ne me retireraï-je d'ici que fort tard. Et là-dessus nous prîmes congé d'elle, & nous partîmes.

Nous voici arrivés ; je vis une très-belle maison ; nous nous y promenâmes beaucoup ; tout m'y rendoit l'ame satisfaite. J'y étois avec un homme que j'aimois, qui m'adroït, qui avoit la liberté de me le dire, qui me le disoit à chaque instant, & dont on trouvoit bon que je reçusse les hommages, à qui même il m'étoit permis de marquer modestement du retour, aussi n'y manquois-je pas ; il me parloit, & moi je le regardois, & ses discours n'étoient pas plus tendres que mes regards ; il le sentoît bien ;
les

ses expressions en devenoient plus passionnées, & le langage de mes yeux encore plus doux.

Quelle agréable situation ! D'un côté Valville qui m'idolâtroit ; de l'autre Mademoiselle de Fare qui ne sçavoit quelles caresses me faire ; & de ma part un cœur plein de sensibilité pour tout cela. Nous nous promenions tous trois dans le bois de la maison ; nous avions laissé Madame de Fare occupée à recevoir deux personnes qui venoient d'arriver pour souper chez elle, & comme les tendresses de Valville interrompoient ce que nous nous disions cette aimable fille & moi, nous nous avisâmes, par un mouvement de gayeté, de le fuir, de l'écarter d'auprès de nous, & de lui jeter des feuilles que nous arrachions de bosquets.

Il nous poursuivoit, nous courions, il me faisoit, elle vint à mon secours, & mon ame se livroit à une joye qui ne devoit pas durer.

C'étoit ainsi que nous nous amusions ; quand on vint nous avertir qu'on n'attendoit que nous pour se mettre à table, & nous nous rendîmes dans la salle.

On soupa ; on demanda d'abord des nouvelles de Monsieur de Fare qui étoit à l'armée ; on parla de moi ensuite ; la compagnie

E s me

me fit de grandes honnêtetez; Madame de Fare l'avoit déjà prévenuë sur le mariage auquel on me destinoit, on en felicita Valville.

Le soupé finit, les convives nous quitterent; Madame de Fare dit à Valville de rester jusqu'au lendemain, il ne l'en fallut pas presser beaucoup; je touche à la catastrophe qui me menace, & demain je verserai bien des larmes.

Je me levai entre dix & onze heures du matin; un quart d'heure après, entra une femme de chambre, qui venoit pour m'habiller.

Quelque inusité que fût pour moi le service qu'elle alloit me rendre, je m'y prestai, je pense, d'aussi bonne grace que s'il m'avoit été familier. Il falloit bien soutenir mon rang; & c'étoit-là de ces choses que je faisissois on ne peut pas plus vite; j'avois un goût naturel, ou, si vous voulés, je ne sçais quelle vanité délicate, qui me les aprenoit tout d'un coup, & ma femme de chambre ne me sentit point novice.

A peine achevoit-elle de m'habiller, que j'entendis la voix de Mademoiselle de Fare qui approchoit, & qui parloit à une autre personne qui étoit avec elle. Je crus que ce ne pouvoit être que Valville: je voulois aller
au

au devant d'elle; elle ne m'en donna pas le tems; elle entra.

Ah! Madame, devinés avec qui, devinés; voilà ce qu'on peut appeller un coup de foudre.

C'étoit avec cette Marchande de toile, chez qui j'avois demeuré en qualité de fille de boutique; avec Madame Dutour, de qui j'ai dit étourdimement, ou par pure distraction, que je ne parlerois plus, & qui en effet ne paroitra plus sur la scene.

Mademoiselle de Fare accourut d'abord à moi; & m'embrassa d'un air folâtre; mais, ce fatal objet, cette misérable Madame Dutour, venoit de fraper mes yeux, & elle n'embrassa qu'une statue; je restai sans mouvement, plus pale que la mort, & ne sachant plus où j'étois.

Eh! ma chere, qu'avés-vous donc? Vous ne me dites mot, s'écria Mademoiselle de Fare, étonnée de mon silence, & de mon immobilité.

Eh! que Dieu nous soit en aide; aurois-je la berluë? N'est-ce pas vous, Marianne, s'écria de son côté Madame Dutour? Eh! pardî oui, c'est elle-même: tenez, comme on se rencontre! Je suis venue ici, pour montrer de la toile à des Dames qui sont vos voisines, & qui m'ont envoyé chercher; &, en

reve-

revenant, j'ai dit, il faut que je passe chez Madame la Marquise, pour voir si elle n'a besoin de rien. Vous m'avez trouvée dans sa chambre, & puis vous m'amenez ici, où je la trouve; il faut croire que c'est mon bon Ange qui m'a inspirée d'entrer dans la maison.

Et, tout de suite, elle se jeta à mon col. Quelle bonne fortune avez-vous donc eue, ajouta-t-elle tous de suite? Comme la voilà belle & bien mise: Ah! Que je suis aise de vous voir si brave, que cela vous sied bien! Je pense, Dieu me pardonne, qu'elle a une Femme de Chambre. Eh! mais, dites-moi donc ce que cela signifie: voilà qui est admirable; cette pauvre enfant! contez-moi donc d'où cela vient.

A ce discours, pas un mot de ma part; j'étois anéantie.

Là-dessus, Valville arrive d'un air riant; mais, à l'aspect de Madame Dutour, le voici qui rougit, qui perd contenance, & qui reste immobile à son tour. Vous jugez bien qu'il comprit toutes les fâcheuses conséquences de cette Avanture; ceci, au reste, se passa plus vite que je ne puis le raconter.

Doucement, Madame Dutour, doucement, dit alors Mademoiselle de Fare; vous vous trompés sûrement; vous ne sçavez pas

pas à qui vous parlés. Mademoiselle n'est pas cette Marianne pour qui vous la prenez.

Ce ne l'est pas! s'écria encore la Marchande: ce ne l'est pas! Ah pardi, en voici bien d'un autre; vous verrez que je ne suis peut-être pas Madame Dutour aussi, moi. Eh! merci de ma vie, demandés-lui si je me trompe? Eh bien! répondez donc, ma fille; n'est-il pas vrai que c'est vous? Dites donc, n'avez-vous pas été quatre ou cinq jours en pension chez moi, pour apprendre le Négoce? C'étoit Monsieur de Climal, qui l'y avoit mise, & puis qui la laissa-là un beau jour de fête, bon jour, bonne œuvre; adieu, vas où tu pourras; aussi pleuroit elle, il faut voir, la pauvre Orpheline. Je la trouvai échevelée comme une Magdeleine, une nipe d'un côté, une nipe d'un autre; c'étoit une vraie pitié.

Mais, encore une fois, prenés garde, Madame, prenés garde; car, cela ne se peut pas, dit Mademoiselle de Fare étonnée. Oh bien, je ne dis pas que cela se puisse; mais, je dis que cela est, reprit la Dutour. Eh, à propos, tenés, c'est chez Monsieur de Valville, que je fis porter le paquet de hardes dont Monsieur de Climal lui avoit fait présent; à telles enseignes, que j'ai encore un mouchoir à elle qu'elle a oublié chez

chez moi, qui ne vaut pas grand argent? Mais enfin, n'importe, il est à elle, & je n'y veux rien: on l'a blanchi tel qu'il est, quand il seroit meilleur, il en seroit de même; & ce que j'en dis n'est que pour faire voir si je dois la connoître. En un mot comme en cent, qu'elle parle, ou qu'elle ne parle pas, c'est Marianne, & quoi encore, Marianne: c'est-là le nom qu'elle avoit quand je l'ai prise; si elle ne l'a plus, c'est qu'elle en a changé; mais, je ne lui en sçavois point d'autre, ni elle non plus: encore étoit-ce, m'a-t-elle dit, la nièce d'un Curé qui le lui avoit donné, car elle ne sçait qui elle est. C'est elle, qui me l'a dit aussi; que diantre, où est donc la finesse que j'y entens? Est-ce que j'ai envie de lui nuire, moi, à cette enfant qui a été ma fille de boutique? Est-ce que je lui en veux? Pardi, je suis comme tout le monde, je reconnois les gens quand je les ai vûs; voïés que cela est difficile. Si elle est devenue glorieuse, dame, je n'y sçaurois que faire; au surplus, je n'ai que du bien à dire d'elle; je l'ai connue pour honnête fille, y a-t-il rien de plus beau? je lui défie d'avoir mieux, quand elle seroit Duchesse: de quoi se fâche-t-elle?

A ce dernier mot, la femme de chambre
se

Je mit à rire sous sa main & sortit ; pour moi, qui me sentoie foible, & les genoux tremblans, je me laissai tomber dans un fauteuil qui étoit à côté de moi, où je ne fis que pleurer & jeter des soupirs.

Mademoiselle de Fare baissoit les yeux, & ne disoit mot Valville, qui jusques-là n'avoit pas encore ouvert la bouche, s'approcha enfin de Madame Dutour ; & la prenant par le bras, Eh ! Madame, allez-vous-en, sortez ; je vous en conjure ; faites-moi ce plaisir-là, vous n'y perdrez point, ma chere Madame Dutour ; allez, qu'on ne vous voye point davantage ici : soyés discrete, & comptez de ma part sur tous les services que je pourrai vous rendre.

He ! mon Dieu, de tout mon cœur, reprit-elle. Helas ! je suis bien fâchée de tout cela, mon cher Monsieur ; mais, que voulez-vous ? devine-t-on ? mettez-vous à ma place.

He ouï, Madame, lui dit-il, vous avez raison ; mais partés, partés, je vous prie. Adieu, adieu, répondit-elle, je vous fais bien excuse. Mademoiselle, je suis votre servante (c'étoit à Mademoiselle de Fare, à qui elle parloit.) Adieu, Marianne ; allés, mon enfant, je ne vous souhaite pas plus de mal qu'à moi ; Dieu le sçait :
toutes

toutes sortes de bonheurs puissent-ils vous arriver. Si pourtant vous voulés voir ce que j'ai apporté dans mon carton, dit-elle encore, en s'adressans à Mademoiselle de Fare, peut-être prendriés-vous quelque chose. Eh non, reprit Valville; non, vous dit-on: j'achèterai tout ce que vous avés, je le retiens, & vous le payerai demain chez moi. Ce fut en le poussant, qu'il parla ainsi; & enfin elle sortit.

Mes larmes & mes soupirs continuoient, je n'osois pas lever les yeux, & j'étois comme une personne accablée.

Monsieur de Valville, dit alors Mademoiselle de Fare, qui jusquici n'avoit fait qu'écouter, expliqués-moi ce que cela signifie.

Ah! ma chere Cousine, répondit-il en embrassant ses genoux, au nom de tout ce que vous avés de plus cher, sauvés-moi la vie, il n'y va pas de moins pour moi; je vous en conjure par toute la bonté, par toute la generosité, de votre cœur; il est vrai, Mademoiselle a été quelques jours chez cette Marchande; elle a perdu son pere & sa mere depuis l'âge de deux ans, on croit qu'ils étoient étrangets, ils ont été assassinés dans un carrosse de voiture avec nombre de domestiques à eux; c'est un fait constaté; mais, on n'a jamais pû sçavoir qui ils étoient; leur

suite

suite a seulement prouvé qu'ils étoient gens de condition; voilà tout; & Mademoiselle fut retirée du carrosse dans la portiere du quel elle étoit tombée sous le corps de sa mere; elle a depuis été élevée par la sœur d'un Curé de village, qui est morte à Paris il y a quelques mois, & qui là laissa sans secours: un Religieux la presenta à mon oncle; c'est par hazard que je l'ai connue, & je l'adore; si je la perds, je perds la vie. Je vous ai dit que ses parens voïageoient avec plusieurs domestiques de tout sexe, elle est fille de qualité, on n'en a jamais jugé autrement; sa figure, ses graces, & son caractère en sont encore de nouvelles preuves; peut-être même est-elle née plus que moi; peut-être que si elle se connoissoit, je serois trop honoré de sa tendresse. Ma mere, qui sçait tout ce que je vous dis-là, & tout ce que je n'ai pas le tems de vous dire, ma mere est dans notre confidence, elle est enchantée d'elle; elle l'a mise dans un Couvent; elle consent que je l'aime, elle consent que je l'épouse; & vous êtes bien digne de penser de même; vous n'abuserez point de l'accident funeste qui lui dérobe sa naissance; vous ne lui en ferez point un crime; un malheur, quand il est accompagné des circonstances que je vous dis.

ne doit point priver une fille d'ailleurs si aimable du rang dans lequel on a bien vû qu'elle étoit née, ni des égards & de la considération qu'elle merite de la part de tous les honnêtes gens. Gardés donc votre estime & votre amitié pour elle ; conservés moi mon épouse, conservés-vous l'amie la plus digne de vous ; une amie d'un merite & d'un cœur que vous ne trouverés nulle part ; d'un cœur que vous allés acquerir tout entier, sans compter le mien dont la reconnoissance sera éternelle & sans bornes : mais, ce n'est pas assez que de ne point divulguer notre secret ; il y avoit tout-à-l'heure ici une femme de chambre qui a tout entendu, il faut la gagner, il faut se hâter.

C'est à quoi je songeais, dit Mademoiselle de Fare, qui l'interrompit, & qui tira le cordon d'une sonnette, & je vais y remédier. Tranquillisés-vous, Monsieur, & fies-vous à moi. Voici un Récit, qui m'a remuée jusqu'aux larmes : j'avois beaucoup d'estime pour vous, vous venez de m'en donner mille fois davantage ; je regarde aussi Madame de Miran, dans cette occasion-ci, comme la femme du monde la plus respectable ; je ne scaurois vous dire combien je l'aime ; combien son procédé me touche, & mon cœur ne le cèdera pas au sien ; essuyés vos pleurs, ma

ma chere Amie, & ne songeons plus qu'à nous lier d'une amitié qui dure autant que nous, ajouta-t-elle en me tendant la main, sur laquelle je me jettai, que je baisai, & que j'arrosai de mes larmes, d'un air qui n'étoit que suppliant, reconnoissant, & tendre, mais point humilié.

Cette amitié, que vous me faites l'honneur de me demander, me sera plus chere que ma vie; je ne vivrai que pour vous aimer tous deux, vous & Valville, lui dis-je à travers des sanglots que m'arracha l'attendrissement où j'étois.

Je ne pus en dire davantage. Mademoiselle de Fare pleuroit aussi en m'embrassant, & ce fut en cet état que la surprit la femme de chambre, dont je vous ai parlé, & qui venoit sçavoir pourquoi elle avoit sonné.

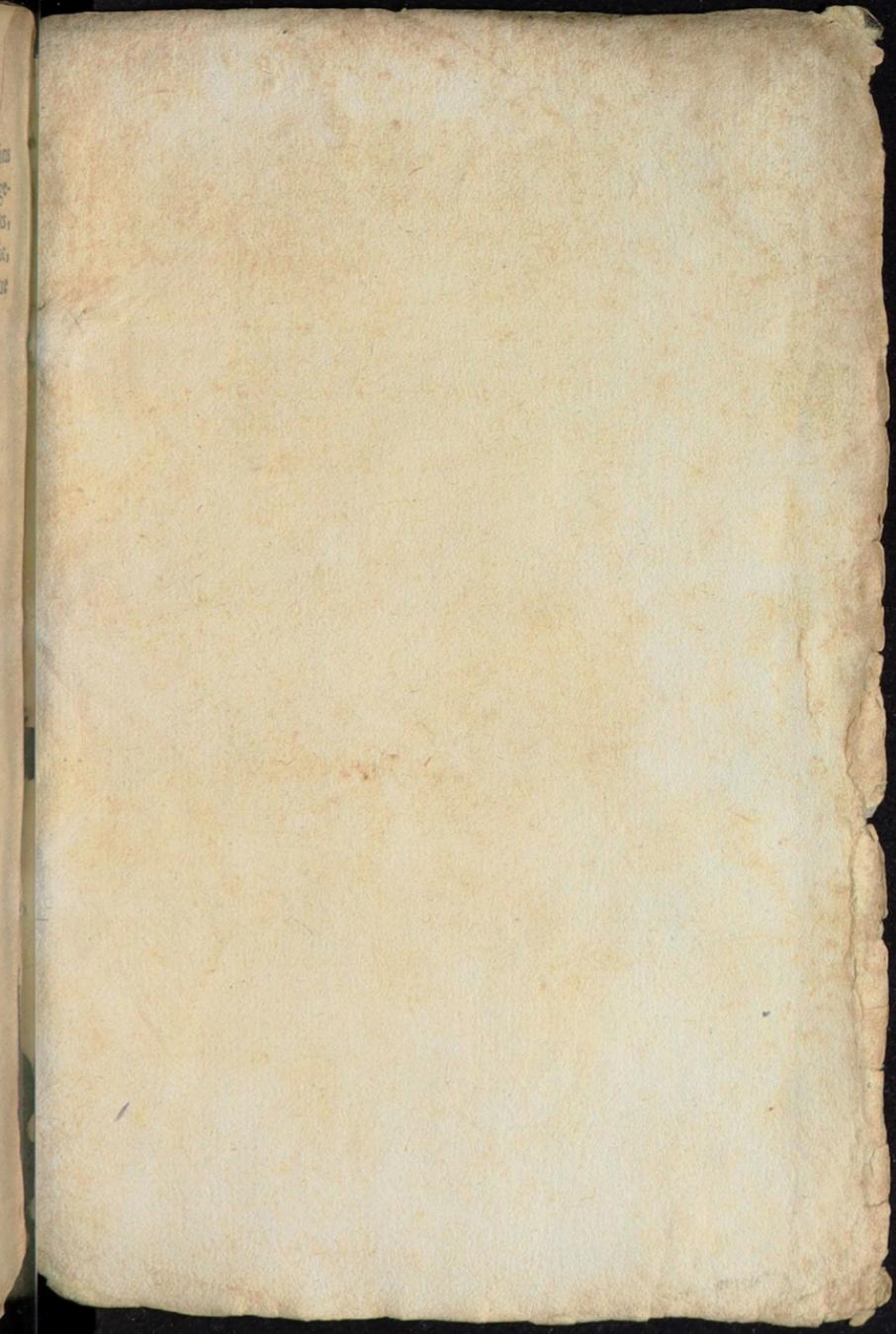
Approchez, Favier, lui dit-elle, du ton le plus imposant; vous avés de l'attachement pour moi, du moins il me le semble: quoi qu'il en soit, vous avés-vû ce qui s'est passé avec cette Marchande; je vous perdrai tôt ou tard, si jamais il vous échape un mot de ce qui s'est dit; je vous perdrai; mais, aussi, je vous promets votre fortune pour prix du silence que vous garderez. Et moi, je lui promets de partager la mienne avec elle, dit tout de suite Valville.

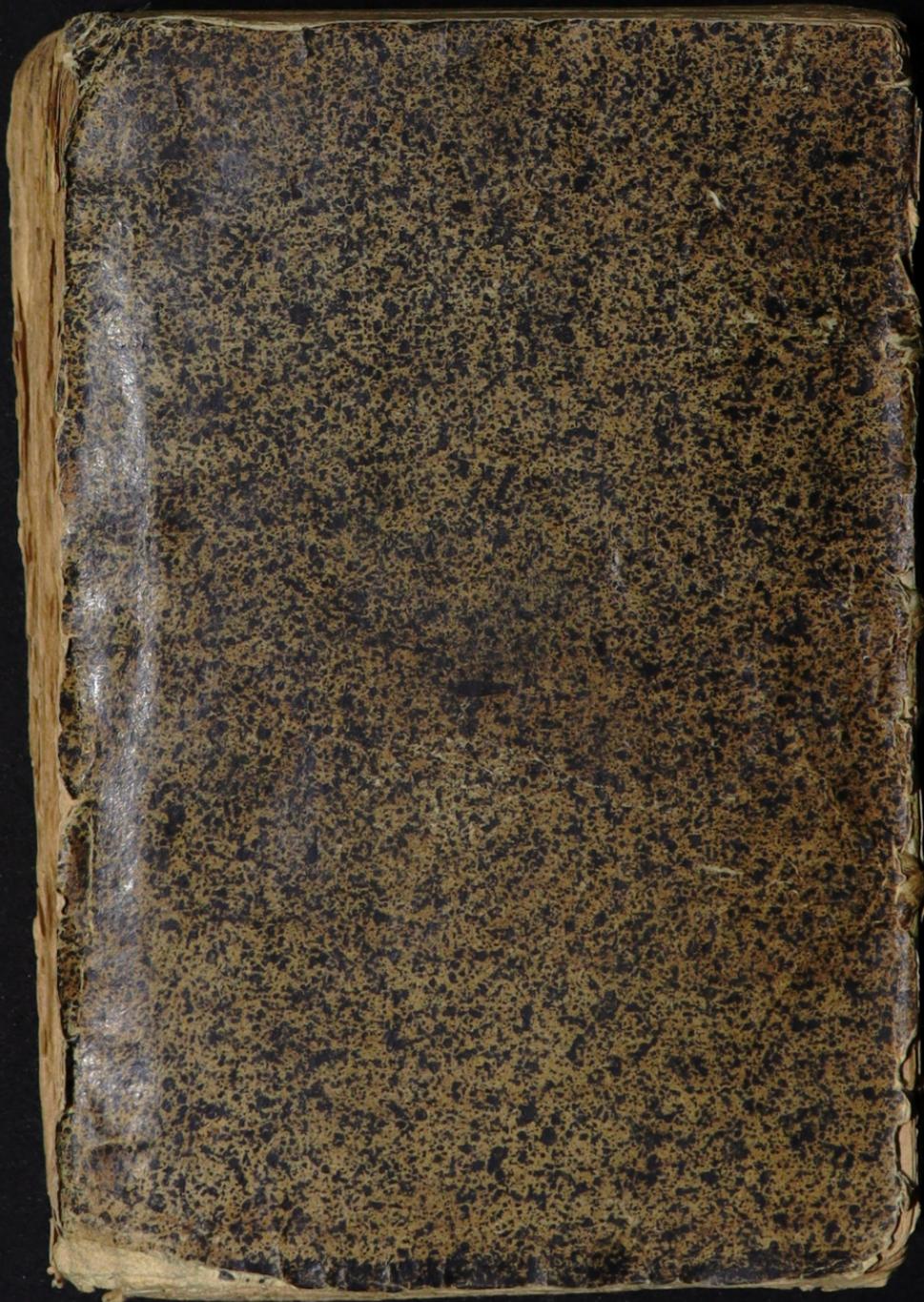
84 LA VIE DE MARIANNE.

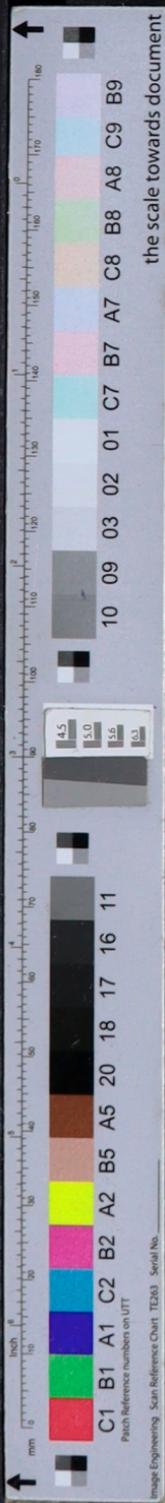
Favier, en rougissant, nous assura qu'elle se tairoit; mais, le mal étoit fait: elle avoit déjà parlé; & c'est ce que vous verrés dans la sixième Partie, avec tous les événemens que son indiscretion causa: les Puissances même s'en mêlerent. Je n'ai pas oublié, au reste, que je vous ai annoncé l'Histoire d'une Religieuse, & voici sa place; c'est par où commencera la sixième Partie.

Fin de la cinquième Partie.









the scale towards document

A N N E, 51
ans doute de mon
ai secourue en ef-
a séduire; je crus
oit le courage de
de lui assurer de
elle devint mé-
allez, mon Pere;
par respect pour
ours passéz n'ont
vous en demande
je vous conjure
anture; que ja-
n impudence ne
aste que le doit
pour reparation
e je vous fais,
non seulement
e devant Dieu,
e homme, sui-
s la lâcheté en
rocher de petits
envoyés; j'insul-
a je vous aban-
açai de me van-
dre de moi.
endant qu'il me
genereuse & fi
t au point, quel-
alville, & le Pere
Saint